ET ULYSSE A PLEURÉ

SASHA A.

Et Ulysse a pleuré

Sasha A.

(récits, fragments et chants)

à F. pour tout
à A. pour m’avoir offert le titre et son amitié
à C. pour le soleil
à C. pour le lien
à C. pour " la pépite ”

Il y a plusieurs chemins pour parcourir ce labyrinthe : par fragments, par chants, ordre croissant ou la route déjà tracée. Peu importe au fond le fil d'Ariane que vous allez suivre, tout à une fin et nous nous y retrouverons.

Après 6
Fragment 1 7
1- Le commencement : Quelques soirs de semaine 8
Les trois chants d'Ulysse – Chant premier : " Montre-Moi " 12
2- Elle m'a dit 16
Fragment 2 21
Chant second : Eux 22
3- White rabbit and Alice 25
Fragment 3 30
Tiers chant : Minotaure 31
4– Sirène triste 35
Fragment 4 39
Le départ 40
Fragment 5 41
5- Et il y a hier 42
Sur la table basse 45
6- Retour à Ithaque 47

Après

" L'une d'elle m'a dit de fuir. L'une d'elle a essayé de me prévenir. " répondit Ulysse à Télémaque qui lui demandait si les sirènes étaient aussi terribles que les poètes le chantaient.

Il avait même pleuré pour elle.

Mais il ne lui dit pas.

Il y a des larmes que l’on doit garder pour soi.

Comme des trésors.

Fragment 1

Une chute.

Son corps était une chute.

Une suite de chutes en réalité.

Ses cheveux, longs et sombres, tombaient en cascade.

Chute d’eau lourde.

Visage en embuscade.

Dissimulé.

Un dos en pente douce et voluptueuse, dos chuté, chute dos. La peau douce, chaude. Frissonnante peut-être, si on y pose les doigts ou les lèvres, sûrement. Peau érectile. Épiderme sensible.

Un appel.

À la chute.

Ici aussi. Dans le sillon des vertèbres, chute de baisers, de caresses ou de perles de sueur, lorsque le plaisir ensevelit. Long glissement de petites perles opalines, peut-être, si je me répands sur ses reins.

Comme un homme en chute.

Libre.

Et il y a son cul. Déchue de l’Eden, Eve avait le même. Il appelle le gouffre, celui de l’abandon, la chute lente et le souffle profond.

Le regard inévitablement entre les cuisses plonge. Sous le rouge du tissu, cherche la faille, celle du sexe doux qui engloutit tout. Le monde, la lumière, le phallus dur et l’âme éternelle.

Tout.

À genoux, les hanches en piédestal, fesses sur talons, elle est ma chute, mon saut dans le vide.

Ma pénitente.

1- Le commencement : Quelques soirs de semaine

Elle est jeune. Bien plus que moi. Et elle aime. Tout. Lire, penser, les autres et leurs histoires, parler, l'intelligence, faire l'amour avec celles et ceux qui lui plaisent, rire, boire, manger.

Que venais-je faire, moi, le quadragénaire finissant, dans son histoire ? Je me pose toujours la question. C'est elle qui m'a proposé de "jouer". Je n'aurais jamais osé.

Elle a une façon décomplexée de vivre le désir : elle veut, elle demande, elle prend. Et elle désire tout le temps, c'est un moteur mais aussi un talon d'Achille. Le désir est une quête sans fin. C'est un abîme parfois et elle s'est découvert une fascination pour le vertige.

On a échangé sur des réseaux sociaux, la carte du tendre du XXIe siècle. C'était léger et agréable, il y avait un peu de séduction sous-entendue mais rien de direct puis, un jour, elle m'a écrit que nous pourrions avoir "d'autres formes d'échanges". Je me souviens de la formule. Elle la faisait avec prudence, son approche.

Je lui ai dit que j'étais curieux, je lui ai demandé de m'expliquer. Elle l'a fait. Elle avait l'habitude. Des jeux de rôles. Par écrit.

C'est mon truc les mots, ça m'a donc intéressé. Les mots du sexe, du corps, du plaisir sont à la fois très intimes et permettent une distance… un contrôle en réalité. *Je suis lucide* : je forge le désir bien mieux avec des phrases, c'est bien plus "parfait" avec des mots, des métaphores et autres acrobaties littéraires, qu'avec ma bite. Elle peut défaillir, me trahir, les mots, non. Je les maîtrise, je sais où les placer, comment les agencer pour troubler, toucher, faire mouiller et bander puis soupirer. Pas de maladresses, ni de doutes.

Mais ils font jouir aussi bien qu'une langue sur un clitoris, un doigt dans un cul ou des lèvres sur une nuque. Ils ont ce pouvoir. Rendre l'autre désirant au point de le rendre dur ou mouillé, de le pousser à se branler en les lisant ou en les chuchotant. Alors je les aime mes mots. Je les aime pour le pouvoir qu'ils me donnent et l'envie qu'ils créent.

Cette toute-puissance à une petite bite et bien des lâchetés, *je suis lucide*. Ne l'oubliez pas.

Nous avons donc entamé ces récits érotiques à quatre mains. C'était délicieux. Elle m'a raconté ses fantasmes, même les plus intenses et j'ai écrit. Je suis bon à ce jeu. Elle a aimé. Beaucoup.

Puis, il y a eu autre chose.

Des clichés. Éphémères. La technologie permet cela. C'est rassurant, même si la confiance était réelle entre nous. Elle s'est montrée à moi. C'était beau. Simplement beau. Comme évident. Cela faisait partie de sa vision de la séduction, de sa génération.

Sa peau s'est montrée de plus en plus. Elle avait cette blancheur qu'ont les épidermes faits

pour le soleil et qui ne le voient que trop peu. Les poses sont devenues plus suggestives. Elle me montra son corps avec une grande douceur. Lentement. Elle me demanda si je voulais, - le consentement, une valeur centrale - , je fis de même. Je me rendis compte – j'en fus surpris – qu'elle était presque intimidée… non, ce n'est pas cela : j'étais un homme mûr, j'avais pour elle quelque chose de différent de ses autres "correspondants". Prof, quadragénaire, j'écrivais de petites nouvelles – elle les avaient lues –, elle avait une attirance pour l'intelligence, la sensibilité. Je les possède. Rien à voir avec de la modestie ou de l'orgueil. C'est ainsi.

Nous avons commencé des histoires à quatre mains, des scénarios de baise à deux, à plusieurs, de domination/soumission. C'était excitant, surprenant. Les mots sont des zones érogènes.

Elle a aussi accompagné nos textes de photographies de son corps, des clichés qui devinrent agréablement indécents. J'ai joué le jeu. Et, putain, que c'était excitant. Elle savait, sous des dehors de jeune fille tranquille, intelligente, studieuse et organisée, mettre le feu à mon esprit, me donner envie de la baiser, de la pousser à se faire jouir et à me le raconter. À enregistrer sa voix sous l'orgasme aussi. Cette voix de suppliciée, erratique, vibrante et haletante sous l'action de ses doigts puis de ses jouets – j'y reviendrai. Elle jouissait facilement, souvent, avec l'aisance de celle qui connait son corps et les chemins qui le mènent à l'orgasme. Une jouisseuse. Sans honte, ni regret. Quelques remords toutefois. Jouer avec le feu n'est jamais sans risque de cicatrices, elle m'avait raconté. Elle s'était ouvert à moi – jusqu'à quel point ? Je ne le savais pas. Cela me touchait infiniment. C'était aussi émouvant que de l'entendre ou de la voir jouir les yeux mi-clos.

Elle m'a demandé la mienne, ma voix. Je ne l'aime pas – sentiment assez répandu, je sais – et c'est une chose que je ne donne que rarement. Je suis plus à l'aise avec les mots. Ils trahissent moins facilement. Ils sont plus dociles alors que la voix… ça déçoit, ça trahit et, je le sais, elle n'est pas à la hauteur de ce que je peux écrire. Mais enfin, je l'ai fait. Elle a aimé, un peu surprise certes, – on n'a jamais la voix que l'autre a imaginé (fantasmé ?) – mais elle a été gentille ; sincère, je ne sais pas, mais, gentille, oui.

Quelques semaines après, durant quelques soirs, tard, nous sommes allés plus loin. Enfin, moi, j'allais plus loin ; pour elle, ce n'était pas une découverte. Évidemment.

Nous ne discutions jamais après vingt heures mais cette semaine-là, ce fut possible.

C'est elle qui en prit l'initiative, je ne pense pas que ce fut moi… en réalité, elle prenait souvent l'initiative depuis le début, elle voulait, elle demandait, elle prenait. Elle n'avait pas de penchant pour les minauderies malgré sa douceur apparente de jeune fille en fleur. Si elle voulait baiser, séduire, jouir, elle ne reculait pas. Jamais.

Nous avons donc baisé en chat vidéo. Pourquoi le dire autrement ? Nous nous sommes branlés en *split screen*, oreillettes bien enfoncées, une main entre les jambes, l'autre cadrant pour exciter son partenaire. Du sexe caméra à l'épaule. Ce n'en était pas moins du sexe et pas moins excitant, le plaisir que nous en tirions n'en était pas moins fort, ni "noble" que celui que l'on distille dans un lit.

On l'a fait deux ou trois soirs de suite, en douce. La première fois, j'ai éjaculé bien trop vite. Elle a souri. Un sourire doux et indulgent. Ce n'était pas grave.

Mon orgueil de mâle était dans le Sopalin et mon sourire défait. Elle a continué de se caresser et elle a joui sous mes mots chuchotés.

Elle jouit en ricochets, par petites explosions qui montent dans les aigus comme sa main

accélère ou que son gode s'enfonce et va-et-vient – bien que ces soirs-là, elle n'eut que sa main pour jouir. Ça semble fragile, délicat alors que c'est puissant, profond et dévastateur.

Je me suis surpris plus d'une fois à regarder ses yeux, pas son corps, pas ses petits seins blancs et fermes, pas la fente délicate à peine relevée d'une toison sombre et légère, non, ses yeux. Ils ont une certaine lumière ses yeux. Elle peut être douce, chaude comme un rayon de soleil sur une peau mais il y a autre chose dans cette lumière, dans ces yeux. Il y a un appel, une supplique presque, un cri qui dit : "Regarde-moi ! S'il te plaît, regarde-moi. Jouis, gémis, branle-toi, ouvre la bouche dans des cris silencieux pour me dire que je compte, que durant ces quelques moments, je suis le centre de ton corps, de ton esprit. Laisse-toi aller pour moi, parce que je compte, je suis désirable. Fais-moi jouir comme on donne confiance, comme on met une appréciation d'encouragement sur la copie d'une élève qui doute. Mon corps est à toi, fais-en ce que tu veux. Dis-moi, en jouissant de lui, qu'il est beau. Mon corps est à toi, fais-en ce que tu veux. Donne-moi des ordres si tu veux. Je le ferai parce qu'alors, soumise, je jouirai, dans la faute, la culpabilité – je l'aime, lui, tu sais même si je suis avec toi, dans ce jeu de miroirs high-tech –, mais je jouirai d'être à toi, d'être au monde. Branle-toi pour me dire que je suis là, que je compte pour toi, pour moi."

Je ne me mens pas, je sais que, dans ses yeux, je vois ce que je veux voir… Ils sont un palimpseste pour chacun de ses amant.e.s. Je ne suis pas le seul. Je le sais. Ça ne me dérange pas. Pas trop. Elle aime jusqu'à en tomber. Elle aime pour tomber. Comme Alice dans le terrier.

Puis il y eut cette autre fois.

Le matin même, je lui avais fait faire quelques exercices : se caresser cuisses ouvertes devant un miroir, puis se mettre des doigts, jusqu'à la limite. Presque tous, elle avait réussi, obéi et aimé. Elle avait pris des clichés – des preuves de son obéissance – et avait fixé sa voix sur des enregistrements. Elle m'avait dit "Merci. J'ai joui. D'habitude, je ne suis pas adepte de la pénétration digitale. Mais, cette fois, j'ai aimé." Je lui avais aussi demandé de se lécher les doigts, de me décrire l'odeur et la texture de sa cyprine. Elle l'avait fait.

C'était puissant, exaltant. Je me suis découvert l'âme d'un dominant.

Elle m'a révélé ça, aussi.

Je lui avais demandé de se mettre un doigt, puis deux – c'était déjà beaucoup –, dans le cul.

Elle avait fait ça, aussi. Elle m'avait amené à ça, aussi. Et je l'avais fait avec un immense sentiment de plaisir. Et de pouvoir, aussi.

J'eus l'idée de ce qui suivrait, l'après-midi.

Je me souviens de ma voix lui disant : "Vous allez m'écouter et me parler uniquement lorsque je vous poserai une question ou lorsque je l'exigerai." Je me souviens aussi de ma voix qui compte et de ses cris entre douleur et plaisir à chaque fois que la ceinture – en cuir – venait claquer sur son cul. Je lui avais dicté la posture – difficile, contraignante – la joue sur le tapis du salon et le cul en l'air, une main sur le sexe – pour se branler – et une main qui frappe. Au bout d'un certain temps, quand je l'ai sentie prête, je l'ai lui dit de compter aussi, de compter chaque coup qui chauffait la peau de son cul. J'entends alors ma voix qui prend un ton plus dur, qui ordonne, qui accélère le rythme de la flagellation, qui lui crie de frapper plus fort, plus vite et de jouir, de gueuler, de me dire son plaisir.

Timide, suppliante, sa voix m'a demandé l'autorisation de prendre son jouet – son préféré, double stimulation – pour se finir sur le lit. J'ai dit "oui", j'ai dit : "Je veux que vous me

racontiez, je veux savoir.” Elle l’a fait, pas longtemps, elle jouissait trop pour tenir des propos cohérents, une narration fluide. Elle a joui fort, comme une femme qui se laisse posséder, prendre toute entière, sans pitié.

Je sais aussi qu’elle est une spirale affamée, un mirage avec de petits seins blancs et un regard de dévoration.

Je suis lucide.

L’orgueil du vieux mâle est là. Flatté par ce corps jeune qui s’offre à moi. À lui qui sait que la décennie charnière s’achève, qu’il ne lui reste que peu de temps, et quelques efforts pathétiques – mais il s’en fout le vieux mâle cis blanc hétéro, car ça lui fait du bien – encore à sa portée pour être désirable, encore un peu, au moins un peu.

Il sait qu’il baise une chimère. Il sait qu’il préfère ça parce que ce corps, chaud, palpitant, sous ses mains n’est pas pour lui. Il est fait pour jouir sous ses mots, pas ses mains, ni sa bouche, ni ses lèvres ou sa queue.

C’est une évidence.

Il le sait.

Je suis lucide.

Et la lucidité, je l’encule.

Les trois chants d’Ulysse – Chant premier : " Montre-Moi "

(histoire racontée à une Sirène)

Il lui avait dit : " Elle est formidable, tu verras ". Nue et agenouillée à ses pieds, elle comprenait.

Cette discussion, la genèse de ce qu’elle vivait maintenant, lui revint en mémoire alors que les godes en elle la clouaient sur la croix.

***

Elle lui avait dit : “ Je veux baiser multiple. Mais c’est compliqué, tu sais… “

Il venait de la prendre en levrette. Allongée sur le ventre, elle avait encore les poignets attachés. Il tourna la tête vers elle et lui jeta un regard assez sérieux pour en être étrange.

" Tu es certaine ? "

Son amant, plus âgé qu’elle, ils se complétaient physiquement et intellectuellement. Aucun engagement l’un envers l’autre autre que le respect. C’était simple et plaisant. Très plaisant. Il lui avait dit : " Elle est formidable, tu verras ".

Elle lui sourit. Ce sourire de jeune fille sage, si sage, qui cache une ogresse. Une jouisseuse qui veut dévorer le monde et son propre corps… Et celui des autres à l’occasion.

— ”Oui”, le mot fut prononcé avec un peu plus de force qu’elle ne l’aurait souhaité.

Il sourit.

— ”Alors j’ai une amie…”

***

Maintenant, nue et agenouillée à ses pieds, elle comprenait.

“Tu veux jouir, petite.” Condescendance outrée. Comme un jeu. *Elle* souriait.

“Mes ami.e.s arriveront un peu plus tard. Il faut que je te prépare, un peu, avant leur arrivée.”

De sa main manucurée, le vernis était rouge sang, elle la força à lever le menton. " Je le vois… Je vois ce qu’il y a en toi, ce vide affamé, impérieux. " Elle lui appliqua, sur le sein droit, la morsure délectable d’une pince.

L’initiatrice l’avait invitée à la rejoindre, seule, dans un appartement, “celui d’un ami en voyage” lui avait-elle dit.

“ *L’initiatrice* ”… Elle l’avait surnommée ainsi, sans y réfléchir vraiment, dès leurs

premiers échanges sur Whatsapp. Elle savait que cela faisait un peu “mauvais roman érotique”, mais c’était ce qu’elle ressentait. Lorsqu’elle la rencontra, pour déjeuner – un premier contact –, ce fut une évidence. Elle perçut chez cette femme – fin de trentaine, début de quarantaine – un pouvoir. Un truc puissant. Une sorte d’aura mêlant séduction, force, sensualité et bienveillance. Elle en fut impressionnée, profondément, mais aussi certaine, jusqu’au fond de ses tripes, c’était *elle* qui pouvait lui ouvrir le chemin, la guider vers ce qu’elle désirait : jouir, jusqu’à la déchirure s’il le fallait. C’était son Minotaure. Elle s’était perdue encore et encore pour le trouver, pour obtenir la dévoration, devenir le trophée.

Elle était arrivée vers vingt heures. Son hôtesse l’avait accueillie avec chaleur.

Elles avaient discuté – elle ne se souvenait plus de quoi – et bu un vin excellent.

Elle savait qu’elle l’observait, qu’elle la jaugeait. Puis au milieu, d’une phrase, elle l’interrompit : " Tu veux que l’on te baise, c’est cela ? À plusieurs ?” Elle le savait – la chose avait été clairement évoquée lors du déjeuner – elle comprenait que c’était son consentement définitif qui lui était demandé. Le dernier “oui” avant de réaliser ce qu’elle désirait tant et craignait un peu aussi. Qui serait-elle après ? Une version plus accomplie d’elle-même ou “l’autre”, celle qu’elle savait tapie dans un coin de son esprit ?

Elle était interdite, rougissante devant cette femme qui, dans un geste maternel, lui remit en place une mèche rebelle, avec un sourire d’une grande douceur. " Oui… Oui, c’est ce que je veux. "

Un baiser, léger, se posa sur ses lèvres. " Tu dois savoir que cela implique de ne plus revenir en arrière. "

Devant l’air étonné de la jeune femme, elle rit :” Tu ne pourras plus t’en passer. C’est un opiacé, jouir avec d’autres, être celle que l’on désire, que les autres désirent. Un piédestal dont on ne veut plus descendre. C’est eux que tu vas baiser, au fond. "

Elle sourit. Voilà celle qu’elle attendait depuis trop longtemps.

Elle se mit à mouiller. Elle eut l’impression que ça se voyait sur son visage, dans toute son attitude.

— Tu es trempée, n’est-ce pas ? Le ton était moqueur, mais sans ironie.

— Et bien…

— Branle-toi. Là, devant moi.

Ce fut dit avec un sourire et une décontraction telle qu’elle sourit elle aussi. J’ai prévu quelque chose pour toi. Tu vas obtenir ce que tu veux. Avant, je dois te voir jouir. Je dois voir la jouisseuse… la chienne, oui, on peut dire cela : la chienne, la bête à jouir que tu es. Tu vas devoir être à la hauteur – rassure-toi, je crois en toi – car les autres sont des esthètes de la baise, ma petite (elle insista sur ce mot) et des ami.e.s. Je ne veux pas les décevoir, mais, surtout, que tu sois déçue, toi. Je veux t’amener là où tu seras capable d’aller.

Elle lui prit le verre des mains. " Branle-toi ! Commence, je vais déposer ces verres à la cuisine. "

Elle se leva et s'éloigna dans un bruit sec de talons acérés. Son cul était un poème, un péché à lui seul.

Elle ouvrit la braguette de son jean – elle se maudit de ne pas avoir mis une robe, une tenue qu'elle pensait plus adaptée à une orgie – et l'enleva d'un geste. Cuisses ouvertes, elle commença à se caresser. Elle était trempée. Elle sentait qu'elle allait jouir presque immédiatement.

Elle observait ses doigts caresser et malaxer sa chatte. Elle se surprit à s'entendre gémir fort. Putain que c'était bon.

" Une petite chienne affamée, aurais-je dû dire… " Elle l'observait, elle ne l'avait pas entendue revenir.

Elle s'exécuta. Essayant de bien se cambrer et de mettre en valeur son cul. Elle enfonça deux doigts en plus de sa main qui caressait son clitoris. Elle s'escrima contre son sexe, jouissant deux fois. Elle la ne voyait plus. Elle était sans doute dans l'ombre ou derrière elle. Elle l'arrêta en posant sa main sur son épaule. " Arrête. C'est intéressant néanmoins il faut maintenant que je prenne les choses en main. " Elle frémit à ces mots. Elle était sous l'influence des endorphines, mais c'était le ton et ce qu'il sous-entendait qui la toucha. Elle l'entendit s'éloigner. Elle n'osait pas bouger. Les pas se rapprochèrent.

Elle se présenta devant elle, nue, seulement vêtue de ses escarpins.

Son corps était plus que beau, il n'était pas parfait, non, il était rayonnant, il était affirmé et il disait, sans ostentation, son pouvoir, sa puissance.

Elle avait en main deux godes et un bâillon avec une boule de soumission. " J'ai ceci pour vous. "

— "À genoux !" Ordre sec, sans cri. Impitoyable. "Sur le tapis. À mes pieds". Elle s'exécuta avec une célérité qui l'étonna… moins que le plaisir d'être sa chose, à elle. " Tu es obéissante. Je le savais, tu ne veux pas uniquement " baiser multiple " – oui, il m'a raconté –, tu veux être soumise, tu veux obéir, ça te fait jouir, l'obéissance ?

— Oui.

C'était sorti sans qu'elle le veuille. Mais elle s'en foutait, c'était vrai après tout.

Elle lui caressa la tête, laissant ses doigts glisser dans ses cheveux. Elle les saisit et, tirant sa tête en arrière, l'embrassa brutalement, un baiser de soumission, qui ne demande pas, un baiser qui prend plus qu'il ne donne.

" Écarte bien les cuisses. " Et de deux pichenettes du pied, elle la força à s'ouvrir plus encore.

Elle mit le gode, le plus gros, devant son visage et lui dit : " Quelle intensité ? " Elle ne savait pas si c'était une question à laquelle elle devait répondre ou une pensée à

voix haute de sa maîtresse. Elle n’osait répondre. " Tu ne sais pas ? Peut-être te faut-il en mesurer le calibre ? " Elle força doucement sa bouche avec le jouet. " Suce. Montre-moi comment tu suces, petite. "

Elle fit du mieux qu’elle put. Couvrant la surface du gode de salive. Elle lui enleva brutalement. " Ça ira. Puissance maximum. Tu es affamée, je vais te nourrir. Ma chienne. " Elle s’agenouilla et lui introduisit le gode. Ce fut comme un uppercut, une secousse violente. Elle jouit. Elle pensait la chose impossible, mais elle jouit par la simple introduction de l’objet.

" Mets ta main. Tiens-le. " Elle la vit se retourner et dérouler, dans un bruit de déchirure, un morceau de ruban adhésif renforcé argenté. " C’est pour qu’il ne te quitte pas, tu ne voudrais pas qu’il te laisse, non ? " Elle acquiesça de la tête.

L’adhésif se posa sur son ventre, ses cuisses. Le gode était soudé à elle. Profondément, c’était presque insoutenable.

" À quatre pattes. C’est ta position naturelle, n’est-ce pas ?” Et elle introduisit le plus petit gode dans son cul avec une large rasade de lubrifiant. Le ruban adhésif servit là aussi.

Elle se sentait possédée. C’était dément.

“À genoux, maintenant.” Elle se redressa aidée par la main de sa maîtresse d’un soir.

Elle gémissait, elle ne pouvait faire autrement. Elle en avait presque les larmes aux yeux. La main sur son épaule l’obligeait à se tenir droite. " Tiens-toi droite. Sois présentable. Digne de ceux qui vont te faire jouir. " Elle vit le téléphone dans sa main. Elle le porta à son oreille. Un seul mot : " Venez. "

Elle lui aurait presque hurlé “Merci !”. Elle était heureuse, là, agenouillée, jouissante, aux pieds de cette femme.

Elle cria un premier orgasme soudain. Un cri inarrêtable. " Tu es trop bruyante. Trop agitée pour une jeune chienne. "

Elle savait ce qui allait arriver. Elle ouvrit la bouche et la laissa faire.

Alors que la boule avait pris sa place, elle entendit la porte s’ouvrir. Elle sourit comme elle put malgré le bâillon. Elle se sentait prête. Elle était prête.

2- Elle m’a dit

Elle m’a dit : " Vous pouvez m’appeler si vous avez le temps. "

Et un smiley ponctuait la phrase.

Alors je me suis arrêté au milieu de nulle part.

Un nulle part horizontal, fait de vastes champs de betteraves et de pommes de terre. Une horizontalité grise seulement brisée par les éoliennes tristes comme des gibets alignés.

Elle m’a dit : " Bonjour !” de sa voix enjouée de jeune femme derrière laquelle on entend encore l’adolescente.

Je regardais l’horizon. Un petit bois, presque gêné d’être encore là, faisait obstacle – oh, bien mince – à la vue panoramique sur ce grand rien un peu vallonné.

Elle m’a dit : " Je vous avais promis de vous raconter. "

" Racontez-moi, alors. " Je souriais. Je me demande toujours si les gens savent que je souris lorsque je leur parle au téléphone.

Elle m’a dit : “Elle est belle, intelligente et un corps fait pour jouir. C’est impressionnant. Elle jouit de tout.” mais aussi “La journée fut belle, nous l’avons passée ensemble.”

Je fixais le ruban d’asphalte sale qui filait droit devant. Un camion passa en trombe, déplaçant l’air si violemment que l’habitacle tangua un peu.

Elle m’a dit : “Nous aimons ,elle et moi, cette capacité que nous avons à parler de choses érudites et savantes et l’instant d’après à parler de cul.”

Elle riait. Il est beau son rire. Léger et fragile comme un funambule au-dessus d’un précipice.

Elle m’a dit : “Elle avait invité, comme je vous l’avais dit, un de ses amoureux.”

Elle m’a dit : “Je me suis retrouvé entre eux deux, ils se sont occupés de moi. C’est flatteur.”

Le vent soufflait. Il n’y avait aucun obstacle à sa course. Il sifflait en heurtant la carrosserie et j’essayais d’imaginer la scène. Je n’y parvins pas. Je dis : “Continuez.”

Elle m’a dit : “Il devait partir puis nous rejoindre après. Il n’est jamais parti.” Elle l’a dit avec une pointe de fierté amusée. Elle avait raison. “Il est bien membré, j’ai vu plus gros, mais il est bien. Par contre, il a une “capacité” – elle cherchait le terme, elle choisit celui-ci par défaut, je distinguais clairement les guillemets – il n’a pas besoin d’attendre. Vous voyez… Il a éjaculé deux fois et il est tout le temps resté dur.”

J’ai pensé “heureux homme”, je crois même que je l’ai dit à haute voix. Je cherchais aussi

mentalement le terme médical qui désigne cette obligation pour les hommes de devoir attendre entre deux éjaculations. Je ne l'ai pas retrouvé. Je me suis demandé combien elle en avait vu, des bites, à son âge. La mienne, c'était certain. Est-ce que c'était la mienne la plus vieille ? Cette question était ridicule. L'autre aussi. Je commençais à avoir un peu froid. "C'est effectivement un vrai don, un superpouvoir", plaisantai-je même (mais je ne suis plus certain de l'avoir dit, par contre, d'être jaloux, oui. Le mâle alpha de l'érection crée forcément de la jalousie… vous me comprenez, n'est-ce pas ?).

Elle m'a dit : "On a baisé de 21h à 1h30."

La lumière était un gruau grisâtre sous ce ciel bas. Je n'aime pas l'automne lorsqu'il est comme cela.

Elle m'a dit : "On a bu une ou deux bières."

C'est triste un ciel d'automne sans les feuilles en feu.

Elle m'a dit : "Avec elle, je me suis découvert une âme de dominante. Elle pousse des petits cris entre suppliques et gémissements absolument délicieux. On a envie de la soumettre."

J'ai pensé : "Comme tout cela est dit avec gaieté et légèreté. C'est beau. Lumineux." Mais je cherche toujours où est la part d'ombre. Un réflexe, un scepticisme de survie. Lorsque quelque chose est trop beau, je cherche où est la souillure, la page froissée, la fêlure. Je me désespère de ne pas avoir une foi aveugle et absolue dans la beauté, dans la lumière, dans l'évidente simplicité de la joie et du plaisir.

Elle m'a dit : " Après une ou deux bières, j'ai dit que nous savions pourquoi nous étions là. " Elle rit. " Je lui ai demandé, à elle, de venir à côté de moi. "

Les éoliennes tournaient. Vite. Je me demandais si les infrabasses, je les percevrais une fois l'appel terminé. Je me demandais aussi si j'avais envie qu'il se termine.

Elle m'a dit : " Excusez-moi pour le récit un peu décousu…"

Je me demande si je lui ai dit que ce n'était pas grave, que l'imperfection donnait du grain, du goût aux choses. J'aurais voulu qu'elle me raconte tout cela dans mes bras, dans un lit, nus. C'était ridicule, vingt ans de moins… Elle a l'avenir que je n'ai plus. Elle me fait du bien pourtant.

Elle me dit : " Elle m'a léchée pendant que son copain la sodomisait. J'étais assise sur son lit, le dos contre le mur. On se regardait lui et moi. C'était intense. "

Sur le pare-brise, les gouttes s'écrasaient en balafres. Je regardais l'heure, j'allais être en retard pour mon cours. Je m'en foutais. Je repensais à dimanche matin, lorsque que j'avais vu sur mon téléphone la photographie : ses reins cambrés, son cul tourné vers celle qui portait le gode-ceinture – petits seins, corps svelte –, enfoncée sur la bite en matière plastique, amazone inversée. Je voyais le pied et une partie de la jambe de celui qui bandait comme Priape. Aucun visage, rien de reconnaissable, des morceaux de corps. 1h22 du matin, " ce sont mes fesses ".

Elle m'a dit : " D'abord nous l'avons attachée. On lui a mis un collier et une laisse. Puis les poignets. "

Elle m’a dit : " On a joué à un jeu. On l’a mise sur le ventre. On a commencé à la fesser. D’abord avec nos mains. Puis une cravache, un paddle aussi. Ce qui est bien, c’est qu’il la connait. Alors il me disait : " Attends… " puis " vas-y, reprends. " Ça a duré un bon quart d’heure. "

J’ai demandé : " Et elle jouit de se faire marquer les fesses, d’être fessée ?”

Et j’ai pensé à ma voix qui comptait, le cuir d’une ceinture qui frappait une peau, les gémissements de celle qui la tenait, mes ordres brefs, un ton que je ne me connaissais pas et sa voix obéissante, le bourdonnement d’un jouet dans un sexe. Il y avait aussi cette douleur un peu étrange qui naissait à mon côté droit, mais je n’y prêtais pas attention, mon cœur qui frappait et mon érection douloureuse dans mon jean – j’étais assis dans la même voiture, au bord d’un autre champ. Il faisait beau, juin était prometteur. Je ne suis pas rentré, chez moi, ce soir-là ni pendant plusieurs semaines. La voix au bout du téléphone, ce jour-là, était la même qu’aujourd’hui.

Elle m’a dit : " Oui ! Elle jouit de tout. C’est un clitoris vivant ! "

On a ri.

Elle m’a dit : " Elle ne marque jamais, c’est ce qu’elle m’a dit. Tout à l’heure, elle m’a envoyé une photo avec une trace de morsure. Il ne fallait pas me défier. "

Je ne bandais même pas, j’écoutais. Je relançais, j’interrogeais, je plaisantais et je me disais :” Tu vas écrire. C’est inévitable. " J’étais un spectateur de ce qui se passait. Je prenais mentalement des notes. J’étais au-dessus.

Elle m’a dit : " Je n’ai pas tant joui que cela. "

J’ai dit : " Ah ?”

Elle m’a dit : " Non, mais j’ai eu du plaisir, vous comprenez, à être avec eux, à faire tout cela. "

J’ai baissé la tête, fermé un peu les yeux. J’étais fatigué. J’avais fait beaucoup de route depuis ce matin. La tête me tournait un peu. Ma tension sans doute et puis cette présence, au bas du dos, à droite. Je me suis dit que, si après notre appel, j’avais encore un caillot qui par fantaisie me bouchait une artère quelconque, ici, sur cette aire de stockage de betteraves sucrières, en bord de champ, c’en serait fini. Personne ne le verrait. On penserait que j’étais un conducteur épuisé qui faisait un somme. Seule ma présence, ici, la nuit, alerterait l’attention de quelqu’un. Et peut-être pas avant le lendemain matin.

Elle m’a dit : " je me demande ce que vous ne savez pas de moi… " Elle a ri.

" À part votre peau, son grain, sa texture, son goût, et celui de votre sexe ; la chaleur, celle au creux de votre cou, entre vos cuisses, tout, je connais presque tout de vous, c’est vrai…", je ne l’ai pas dit.

Je pensais aussi : " Nous cherchons tous l’amour ou un peu d’importance aux yeux des autres, ou de leur corps. " Je me rappelais le titre du livre de Stig Dagerman : " Notre besoin de consolation est impossible à rassasier. " Je m’étais promis de le lire dès que j’en avais lu le titre, un jour, il y a des années. Encore une chose que je n’avais pas faite.

Elle m’a dit : " Je l’ai prise aussi avec le gode-ceinture. Ça ne m’a rien fait en tant que tel, mais ça m’a fait plaisir de la prendre, c’est excitant. "

" Faire plaisir… " On peut passer sa vie à le faire et ne jamais en obtenir un peu. Ce temps gris me déprimait. Et le tapis, sous les pédales, était couvert de traces de boue séchées. Sa voix, ce qu'elle me disait me faisait autant de bien que de mal, je crois. Encore maintenant, je ne saurais décider.

Elle m'a dit : " Il m'a prise en levrette pendant qu'elle était sous moi. Je l'ai fait jouir par ses seins. De petits seins. J'ai beaucoup aimé. Moi, je ne suis pas sensible de la poitrine. "

Et ton plaisir, mon amie, il est où dans tout cela ? Tu t'oublies pour ne pas être oubliée des autres, je crois. Mais on ne dit jamais ce qui s'est passé, ce que l'on a vécu. On dit ce qu'on a cru vivre, voulu vivre, on réinterprète la pièce. La preuve, je l'écris.

J'avais envie d'un café. Fort, noir et chaud. J'avais envie de dormir et d'oublier. J'avais envie de baiser avec eux.

Elle m'a dit : " Je ne l'ai pas léchée. Elle avait ses règles. Pour une première fois, je…", elle rit, " Enfin, vous comprenez ?" Je ris aussi. " Ah oui, là, je comprends. "

Je me demandais si elle serait douée pour le cunnilingus. Je pense que oui. Elle sait s'oublier. Et surtout elle aime faire jouir, je la soupçonne même de n'aimer que cela d'ailleurs, faire jouir. C'est fondamental pour bien lécher. Ça, je le sais. Je lèche bien.

Ça rend important aussi, utile, aimé – au moins durant ce moment-là.

Elle m'a dit : "Mon amie m'avait dit qu'il savait faire squirter (ou " "éjaculer" peut-être ? Je ne sais plus vraiment..) les femmes. Il lui a fait, devant moi. C'était impressionnant. Elle a mouillé le lit. Des litres. Je lui ai dit : "Moi aussi, je veux ça !"

Elle le disait comme une enfant devant la vitrine d'un pâtissier ou d'un magasin de jouets. Avec envie, émerveillement, joyeusement. Je me disais qu'en trois heures de baise, ils avaient fait et vécu plus de choses que bien des gens durant toute leur vie. Je me demandais si c'était merveilleux ou étrange, si c'était libérateur ou une forme d'injonction, si c'était de la jouissance innocente et sans entraves ou la mise en scène de leurs égos. Je me disais aussi que j'étais trop vieux pour ces conneries et je me demandais aussi quel âge avait Pandore lorsqu'elle avait ouvert la boîte.

Elle m'a dit : " Avec moi, ça n'a pas fonctionné. Il était doux, respectueux, hein ? Mais avec moi, ça n'a pas marché. Il m'a dit que la première fois, ça ne fonctionnait pas toujours. "

Je me suis demandé si sa bite était aussi grosse que son égo ou si c'était l'inverse. Je me suis dit aussi que j'étais sacrément envieux. J'avais envie d'un morceau de chocolat noir. Intense, de ceux qui restent en bouche de longues minutes. Comme un écho qui s'enrichirait d'harmoniques à chaque réverbération..

Elle m'a dit : " On a fini par le sucer. Toutes les deux, en même temps. "

Je me suis rappelé que je devais faire faire à mes élèves des exercices sur le point de vue narratif et la narration aujourd'hui. J'ai regardé l'heure. Je ne le commencerais pas à l'heure, ce cours, mais ni eux, ni moi ne nous en plaindrions.

Elle m'a dit : " J'ai pensé à vos mots à ce moment-là. C'était comme vous l'avez décrit. Une s'occupe du gland et, l'autre, du… reste. " (j'ai pensé "la hampe". J'ai écrit la hampe dans ce passage.) Ponctuation cristalline de son rire. " Elle s'est occupée de son gland, moi du reste. "

J’ai dit : " Heureux homme ! " J’ai fait la liaison en “z”, c’était ridicule, je voulais faire mon blasé, avec sourire en coin intégré. " Connard… " ça, c’était pour moi, de ma part.

Elle m’a dit : " Ah, mais il avait bien " travaillé "! On devait le récompenser. " Le ton était toujours si guilleret, si badin et si léger. Comme une discussion d’après déjeuner, un dimanche d’été, sous un arbre, à l’ombre, entre copines.

Je me suis demandé à partir de quand un junky se rend compte que ce n’est plus maîtrisable, que ça ne l’a jamais été et que ça va le réduire en miettes. Et s’il s’en fout aussi à ce moment-là. Je serais bien sorti prendre l’air. Mais je n’aurais plus rien entendu et le vent aurait empêché toute conversation audible. Et puis, je ne pouvais pas me permettre d’être malade.

Elle m’a dit : " Je ne sais pas si c’est ce qu’il me faut. C’est un fantasme. Ça, j’aime. "

Je lui ai dit que je lui enverrais le livre de Jeanne de Berg, " Cérémonie de femmes ", qu’elle devrait aimer et que la domination et la soumission sont des formes intellectualisées du sexe. Presque désincarnées. Je me souviens que Houellebecq en parle dans " “Plateforme”. Je me demandais si j’y croyais à mon baratin d’intello qui me servait à me donner une contenance face à cette avalanche de fantasmes qui venait de me tomber sur la gueule. Je lui ai dit aussi de faire attention à elle. " Très paternaliste et patriarcal, ça, mon gars, bravo ! " Et elle m’a rassuré et dit qu’elle savait, maintenant, se préserver. J’ai pensé " j’espère, putain, j’espère vraiment. " J’ai pensé à ma fille qui devenait sous mes yeux une femme. J’ai eu peur. C’est froid, la peur. Un froid minéral.

Elle m’a dit : " Mais ce n’est pas comme cela que je jouis le plus. "

J’ai eu un frisson. L’habitacle se refroidissait à cause de ce vent et de cette lumière grise. J’ai voulu le croire. J’y ai cru.

J’ai dit : " On jouit aussi par l’orgueil. ". Elle a ri – encore – et m’a dit : " Évidemment, oui ! "

Elle m’a dit : " J’ai vraiment hésité à renoncer à venir ce week-end. J’aimerais vous rencontrer, vraiment… " (Ça aussi elle me l’a dit).

J’ai dit : " On se rencontrera un jour, c’est certain. " Je me demande si c’est une bonne idée. Pour elle. Moi, je sais.

Fragment 2

Le chignon, à la diable, révélait la courbe.

La nuque et le cou dans un même mouvement montrés.

Elle regardait la lumière, à sa gauche, derrière elle. Elle offrait, poitrine nue, à ma vue quelque chose que je ne devais jamais oublier : la lumière sur sa peau, onde et particule devenant parure, drapé de photons devenant révélation.

Elle était femme, pas une femme, elle était Femme. Dans la lente et longue ligne du cou, le galbe de ses seins, la rondeur hors-champ du chignon, il y avait Lilith et Eve. La peau qui fait jouir et celle qui apaise.

Elle était le calme avant la tempête, l'œil du cyclone, ce calme si particulier avant l'assaut que les soldats, au front, décrivent. Une paix profonde qui contient en elle toutes les fureurs, tous les abîmes et les ombres du monde et même hors du monde, derrière la lumière. Là où vivent les rêves.

Je ne voyais pas ses yeux, ils n'étaient pas pour moi, ce n'était pas leur moment. Juste son profil. C'était l'instant du corps.

Et de la lumière.

Elle ne me regardait pas, elle me donnait à voir, doucement, presque avec tact, ce qu'elle était aussi.

Eve était là.

Lilith la regardait.

Avec moi.

Chant second : Eux

(histoire racontée à une Sirène)

Elle entendait leurs pas, le bruissement des vêtements, leurs respirations. Sa maîtresse lui caressa la joue. " Tu es prête ? Ils, et elles, sont là pour toi. "

Le silence se fit. Dans ce salon bourgeois, presque un cliché de porno chic, le temps s'arrêta ; ou plutôt, il prit une épaisseur, une texture particulière. Elle savait qu'après cela, rien ne serait plus comme avant. Que sa sexualité, sa relation à son corps, à ses désirs et à ceux des autres, tout cela – et d'autres choses encore – seraient différents. Elle le désirait et le craignait cet holocauste, cette offrande de sa chair. Il n'y avait pas que de la lumière derrière tout cela, il y avait aussi de l'ombre, des ombres qu'elle savait pouvoir être profondes. Et même la lumière, cette lumière qu'elle espérait, pouvait brûler.

Elle inspira profondément en fermant les yeux, en baissant la tête. Le monde en était réduit à sa respiration sifflante à travers cette bouche déjà possédée, soumise.

Elle releva la tête, planta ses yeux dans ceux de sa guide en jouissance, elle esquissa un semblant de sourire malgré le bâillon et fit " "oui" de la tête.

" Alors qu'il en soit ainsi, ma Chienne. " Elle souriait comme une mère voyant son enfant réussir ses premiers pas. Il n'y avait qu'une infinie douceur, de l'amour et de la fierté dans son regard.

Elle sentit une main puis une autre et encore une autre se poser sur son corps. Ça allait commencer, enfin.

Elle vit une silhouette s'approcher derrière "elle". Un homme, habillé. Son amant. Après avoir échangé un regard complice avec son amie, il la regarda, arborant son sourire de salopard. " Je suis venu. Je ne voulais être là pour te voir devenir celle que tu dois être. Je ne te toucherai pas. Ce n'est pas à moi de t'offrir cela. Je te connais trop bien, ton corps aussi. Eux, ils ne savent rien. Ce sera à toi d'aller vers eux, avec eux, ailleurs. " Il l'embrassa avant de s'asseoir sur le canapé.

Déjà des bouches se posaient sur sa peau, des voix lui dirent des choses indécentes et belles. Dès ce moment, son corps ne lui appartint plus vraiment. Il devint un objet entre leurs mains et, pour elle, un artefact puissant ; un masque chamanique qui allait lui permettre de se connecter à ce qu'elle était. Vraiment.

Une voix masculine, posée et un peu rocailleuse, belle, lui dit à l'oreille : " Je vais vous prendre le cul. Je n'attends pas votre consentement. Être ici a un sens que vous et moi connaissons. Je vais vous enlever ce gode bien inhumain, quoiqu'efficace… Je le vois à votre visage et à cette salive qui coule de votre bouche… – elle sentit un doigt passer sur les lèvres écartées de son sexe – tout autant que cette cyprine de votre chatte. J'ai un vit de belle taille, je tiens, par courtoisie à vous avertir, mais n'hésitez pas à crier si c'est trop. Je n'arrêterai pas, bien sûr, ça serait vous faire injure. Vous êtes ici pour notre plaisir. Pas pour être dorlotée. "

Il lui mordit doucement la nuque.

Le ruban adhésif fut arraché, la douleur fut brève mais fulgurante. Elle sentit son cul éjecter le gode qui tomba sur le sol. Elle entendit ses vibrations étouffées par l'épais tapis. Une main la força à se mettre en levrette. " Que la fête commence ! "

Elle entendit le bruit d'un emballage de préservatif que l'on ouvre et, quelques secondes après, on força son cul. Ce fut interminable et presque douloureux. Presque.

Elle poussa un long gémissement étouffé. Sur le canapé, son amant souriait. Elle le regardait alors que son cul et son vagin étaient pris et que des mains, robustes, s'agrippaient à ses hanches.

Son enculeur avait de l'expérience et un sexe clairement fait pour la possession. Totale.

Elle sentait cette chair dure et chaude aller et venir en elle, par cet accès à son corps qui n'était pas fait pour cela. Comme une métaphore de ce qui était en train de se passer, un rituel initiatique faisant de son corps le révélateur de ce qu'elle était vraiment, depuis toujours, malgré l'image que les autres avaient d'elle, malgré ce qu'on lui avait appris à être, à montrer ; depuis le jour où, entre ses cuisses, la brûlure avait grandi, la dévorant ; ce jour, où ses doigts maladroits, entre culpabilité et envie, avaient trouvé la voie vers le plaisir, un bien petit plaisir, mais qui lui fit comprendre que jouir serait son but. Quel qu'en soit le prix.

Depuis ce jour où elle s'était sentie *Chienne*.

Des cris la sortirent de cette plongée en elle-même. Des cris inarticulés. Elle mit quelques secondes à comprendre que c'étaient les siens. Elle criait à travers cette sphère de plastique écarlate qui lui remplissait la bouche. Le plaisir montait au son des bruits de bouche des autres sur sa peau et son sexe, du bruit de ses fesses heurtées par les hanches dures de son preneur. Elle était prise d'assaut. Ils faisaient le siège de son corps et elle cédait. Elle jouit dans un crescendo dont elle n'aurait jamais pu concevoir l'intensité. C'était au-delà de ce qu'elle avait pu lire ou entendre. Bien au-delà.

Elle posa le front contre le tapis et se mit à hurler. Elle ne pouvait rien faire d'autre qu'hurler ce plaisir qui lui vrillait les nerfs et lui labourait le ventre. Lui aussi allait jouir, en lui disant des mots sales et pleins d'admiration, mais il avait l'élégance – ou le savoir-faire – d'attendre qu'elle ait joui de tout son soûl avant de retirer son préservatif et de jouir sur son cul et son dos. Lorsqu'elle sentit cette chaleur liquide s'étaler sur son dos, elle eut un dernier frisson de plaisir. Il l'avait marqué de son odeur, de sa semence. L'animalité de cette domination ravissait la Chienne. Elle sourit.

Elle haleta quelques minutes, toujours à quatre pattes sur le tapis, le cul offert. Mais personne ne vint succéder à son premier amant. Elle perçut juste quelques conversations à voix basse. Quelqu'un – son fouteur, un.e autre ? – nettoya le sperme qui avait coulé sur son dos et ses hanches. Un geste très attentionné, plein de douceur. Une femme, jeune – peut-être un peu plus qu'elle –, au corps généreux (" Une vraie pâtisserie ", pensa-t-elle) lui dit : " Je vais te retirer le gode. " Elle n'y avait même pas prêté attention, elle se mit à percevoir à nouveau les vibrations du jouet. Avec précaution, elle l'aida à se mettre sur le dos.

Elle vit au-dessus d’elle, des visages. Des hommes et des femmes, d’âges différents, des corps différents aussi, nus, qui lui souriaient. Mais surtout, leurs regards disaient le désir. Allongée à leurs pieds, livrée à leurs appétits, elle les tenait en son pouvoir. Elle était le centre de leur monde.

Elle grimaça – mais ce fut aussi de plaisir, sa chatte était hypersensible – lorsque la jeune femme arracha d’un coup sec le ruban adhésif.

Une autre femme – cheveux courts, un visage anguleux, de petits seins et un regard bleu – s’adressa à elle. " Savez-vous utiliser votre bouche pour autre chose que crier, mademoiselle ? "

3- White rabbit and Alice

Je suis arrivé en retard.

Juste un peu.

Elle était sur l'escalator qui l'amenait sur le parvis.

Elle m'a vu de haut. Pas mon meilleur profil, ça. La calvitie est un peu plus que naissante.

Je connais parfaitement le trajet pour aller au lieu de rendez-vous mais cette fois-là, j'ai voulu suivre un chemin différent, prendre des ascenseurs, un autre chemin. Je me suis perdu. J'ai perdu du temps. Je voulais arriver en avance pour l'observer. Prendre le temps de m'imprégner du mouvement de son corps dans l'espace, de ces petits gestes anodins qui disent beaucoup, de chercher son regard, de faire mon petit effet, de jouer le deus ex machina et je suis arrivé en retard en jurant entre mes dents.

Y avait-il de l'acte manqué dans ce retard – "Évidemment, connard, qu'il y en a !" me dis-je en écrivant – ? Voulais-je ne pas y arriver à temps ? Manquer le rendez-vous ? De quoi avais-je peur ? De décevoir ou d'être déçu ? De croiser quelqu'un que je connaissais ou de croiser son regard à elle et d'y voir ce que je ne voulais pas voir ? Et qu'est-ce que je ne voulais pas savoir ?

Je montais l'escalier et elle descendait. J'ai vu à ma droite, une jeune femme lever un peu la main, le fil blanc des écouteurs prenait naissance dans ses cheveux, longs. Elle me regardait, un petit sourire aux lèvres. J'ai dû lui rendre. Pas certain d'ailleurs, qu'elle souriait non plus. Sur le moment, j'ai vu une expression étrange sur son visage. La gêne ? La surprise ? Et pourquoi ? À cause de son petit geste de la main, discret, comme pour ne pas que quelqu'un la voit, son regard vers son portable (peut-être essayait-elle de me contacter) ? Putain, rien n'était décidément facile ce jour-là…

J'ai arrêté mes pas – je montais rapidement l'escalier. J'étais un lapin blanc en retard pour sa rencontre avec Alice.

J'ai mis sur "pause", un instant, court, presque imperceptible, avant de descendre les marches. "Mon Dieu qu'elle est jeune…" Là, à cet instant, avec mon jean skinny, que j'adore – j'aime mon cul dedans et le reste aussi –, mes Converses, mon t-shirt des Ramones, mon sweat à capuche et mes 47 ans, je me suis senti vieux. Une vieillesse par contraste, une vieillesse de reflets. Elle n'y pouvait rien, moi non plus. J'ai descendu les marches. Je fus sur le parvis avant elle. Elle s'avança vers moi. On allait franchir le miroir. Les miroirs qui nous servaient à communiquer jusque-là. Elle souriait ; cette fois, j'en suis certain. Moi aussi – le sourire et la certitude. "Bonjour". Et je l'ai embrassée. Sur la joue. Dans ses yeux, dans le mouvement de ses épaules, dans celui de sa tête, j'ai senti le trouble. De quelle nature ? Je n'en savais foutre rien. Le reste me montra que ce n'était pas la déception – le croquemitaine des premières rencontres. Juste le jet-lag de la chair que l'on sent près de la sienne, du corps en face qui a une densité, un volume, un rapport à l'espace, une gestuelle

sans pixels, de la voix que l'on perçoit sans autre intermédiaire que l'air qu'une gorge fait vibrer, de la peau qui est visible en pleine lumière, avec sa texture, sa teinte et son grain et de l'autre qui n'est plus un être de mots, qui devient concret, définitivement concret. Il n'y a plus de retour en arrière possible après cela. Ça peut secouer. C'est un autre paradigme, le corps, lorsqu'il est réel, lorsqu'il passe au premier plan.

Nous avons marché jusqu'au Starbuck. S'occuper les mains et la caféine pour doper l'esprit. Se donner une contenance aussi. Faire quelque chose de nos mains, occuper nos doigts. Du classique, du solide. J'ai payé comme on ouvre une porte à une femme, savoir-vivre de vieux mâle blanc cis hétéronormé. Ça m'a fait sourire lorsqu'elle m'a dit "merci". C'est toujours normal de faire cela même pour une jeune femme adolescente depuis que "King Kong théorie" a été édité. Elle m'a dit : "Je suis enfermée depuis trop longtemps, on peut sortir ?" Évidemment que l'on peut. Évidemment.

On a cherché des yeux, tout en marchant, un endroit où s'asseoir. Il n'y en a plus, des bancs, dans cette ville. Ça attire les gueux, les miséreux. Et devant le grand centre commercial, ça fait désordre. Nous marchions côte à côte, je l'observais à la dérobée. Sa peau est blanche. Elle manque de soleil. Elle en a besoin cette peau. Il faisait presque beau. Il faisait presque froid aussi. Le vent balayait cet espace quadrillé de gens pressés. Nous ne l'étions pas.

Je vivais de petites gorgées de café. Un macchiato. Je n'avais pas vraiment réfléchi. J'ai pris le truc que j'ai croisé dans la liste affichée derrière le barista débordé – bien amputée, la liste, il y avait des problèmes de fonctionnement ou d'approvisionnement, je crois.

Je n'avais qu'une heure devant moi, elle aussi, un rendez-vous. Elle ne venait pas que pour moi mais je savais qu'elle venait aussi pour moi. Dans nos échanges, j'avais senti que c'était important. Pour elle comme pour moi, je l'avoue. Je voulais savoir. Ce qu'elle était "en vrai". Je l'avais vue, bien sûr, nue, offerte, jouissante, suppliante, soumise, riante, séductrice, dans des moments de sa vie quotidienne ou avec un gode à la main. Je l'avais entendue rire, gémir, crier et jouir, plaisanter et me dire ce que mes mots lui faisaient, mes photos aussi et comment je jouissais devant elle. Nous avions aussi discuté de nos vies, de tout et de rien, de ce qui fait nos quotidiens. De la vie sans importance mais celle que l'on pratique le plus. Une autre forme d'intimité, plus douce.

J'avais vu et entendu tout cela et, là, nous étions l'un à côté de l'autre, au milieu d'une esplanade venteuse, un gobelet de café mondialisé à la main, cherchant un endroit où nous asseoir. Je regardais son profil dans la lumière grise et le vent. Nous ne serions finalement jamais vraiment face-à-face durant cette rencontre. C'est un regret, elle me l'a dit et, avec le recul, je le partage. Ses cheveux voletaient, son visage était dévoré par son écharpe, imposante, elle avait froid, elle n'aimait pas l'hiver, celui qui s'annonçait, ceux qu'elle avait vécus.

On a déambulé un peu, au hasard, à la recherche d'un banc, d'un lieu où s'asseoir. Ce furent les marches monumentales d'un vieux bâtiment qui nous accueillirent.

On a parlé. Des choses dont je me souviens et d'autres que j'ai oubliées. Ce n'était pas l'important, c'était le moment qui comptait. Je lui ai dit : "Vous savez que j'écrirai peut-être sur ce moment, cette rencontre." Elle a souri et elle m'a dit : "Oui, faites-le… si vous voulez." Je crois – non, je sais – qu'elle aime que j'écrive des textes avec des morceaux d'elle dedans, des fragments de ce qu'elle est, de cette image qu'elle me donne d'elle, de ces images… Elle construit ce qu'elle n'est pas tout-à-fait, autant qu'elle me révèle ce qu'elle est vraiment. Elle n'a jamais quitté son sac à dos. Il contenait des choses précieuses. Elle m'a regardé, parfois, elle a ri, plus souvent. Elle s'est excusée, elle devait se moucher, elle était un peu malade, ça m'a fait sourire, cette forme de politesse. J'ai posé ma main deux ou trois

fois sur son bras, sans y réfléchir, sans autre intention que d'appuyer ce que je disais, une plaisanterie ou une affirmation amusée. Sans autre intention… Le plus souvent, elle parlait en regardant droit devant elle et moi, jambes tendues, chevilles reposant sur l'arête d'une marche, les bras écartés derrière mon dos comme des arcs-boutants, mains sur la pierre, je regardais son visage, ses expressions, ses yeux, la teinte de sa peau, la manière dont elle remettait ses cheveux, la position de son corps, sa posture. J'étais une éponge. L'atmosphère s'enregistrait doucement par chacun de mes sens et je savais que j'allais écrire. Évidemment. C'est ce que je fais le mieux. Toujours.

Pas lui demander, gentiment, de pouvoir lui caresser la joue, de mémoriser du bout de mes doigts la texture de sa peau, la douceur de ses cheveux, la chaleur de sa nuque sous l'écharpe. Non pas ça. Je ne sais pas faire, ça.

Connard.

Elle me parla de sa vie, de ses passions, de ce qu'elle était. Je posais beaucoup de questions, je crois. Elle me sembla un peu timide mais l'autre que je connaissais bien – qui n'était pas " à part " de ce qu'elle était au fond, juste ce qu'elle mettait d'elle dans l'angle mort des autres – perçait par moment. la séductrice, la désirante, celle qui décide de prendre, de ne pas se détourner du plaisir pour ne pas regretter même si elle doit le payer. Des trous d'épingle dans l'étoffe de l'apparence, certes, mais ils étaient là.

Juché sur ces marches de pierre, comme un rocher à degrés, j'ai trouvé, je crois, l'image. Elle m'a frappé, m'a saisi dans ses serres : une sirène triste. Une sirène qui fait chanter son corps, qui fait chanter tout son être pour se nourrir de l'affection, de l'attention que ses amant.e.s lui offrent, du pouvoir qui en découle aussi. La peau, les yeux, le souffle et les mots des autres, elle en fait des surfaces réfléchissantes. Elle aime leur tain. Elle aime l'image si belle – de cette beauté qu'elle ne pense pas mériter – qu'ils lui renvoient. L'espace d'un instant, dans ses surfaces réfléchissantes, tout est parfait, l'accomplissement de la quête est là avant le retour de la faim, de l'envie. De ce qui, dans l'ombre, jamais repu, vit et réclame.

Et il y a la tristesse. Née du doute qui revient comme un reflux après les vagues de plaisir.

La tristesse de faire ce qu'elle désire, quoi qu'il en coûte. D'en jouir tellement qu'arrêter la tuerait, l'étiolerait.

Alors je l'ai fait rire, sourire et je lui ai dit qu'elle avait de beaux yeux. C'était vrai. Elle m'a dit merci dans un petit sourire. Ça lui a plu, je crois, touchée, je l'espère. Je l'ai poussé à raconter sa vie par bribes, ce qu'elle aimait, ce qui l'avait bâtie et ce qui la structurait ; de toutes ces choses et ces gens qui lui donnaient envies et motivations. Je voulais la voir parler, l'entendre et regarder la lumière en pointillés d'un soleil automnal sur sa peau et dans ses yeux, les arabesques de ses cheveux dans le vent aussi.

Je regardais une femme. C'est toujours beau, une femme. Mais, elle, elle était différente. Pas de sentiments énamourés dans ce que je voyais ou ressentais – ce serait aussi ridicule que déplacé –, non, plutôt l'impression qu'elle était un de ces êtres qui marquent une vie, souvent sans le vouloir, par ce qu'ils révèlent de soi, par ce qu'ils offrent, ce que l'on y puise et dépose. Un être-carrefour, une croisée des chemins avec de la chair autour, un être-miroir qui te chuchote " regarde-moi, tu vas t'y voir ".

Je souriais. Je souris beaucoup, ça étonne toujours. Je suis un gars joyeux. Même drôle, putain. Croyez-moi. Je ris comme on ouvre ses bras, je ris pour accueillir. Pour tenir chaud.

On a repris le chemin vers l'esplanade ouverte au vent, proche du parking souterrain où

j’avais stationné ma voiture. Elle m’avait dit : " Je te raccompagnerai " J’ai tourné mes yeux vers elle, cherchant son regard, je ne l’ai pas vraiment trouvé. Je cherchais une explication, pas ses yeux. Quelque chose était aussi étrange que sous-entendu dans cette phrase. J’ai senti qu’un truc se jouait là. Quelque chose d’important. J’ai répondu : " oui, si tu veux. " Sublime… Que voulait-elle vraiment ? Je ne l’ai pas su ce jour-là. Plus tard, oui. C’était une phrase dangereuse. Elle ne m’a jamais raccompagné.

On s’est arrêté à quelques mètres des tapis roulants qui descendaient dans les profondeurs tarifées. Elle n’a pas été plus loin.

Le temps de se séparer était arrivé, elle avait un rendez-vous et, de mon côté, mon temps compté était achevé.

Elle m’a serré dans ses bras. Je ne m’y attendais pas. Elle l’a fait avec un peu de précipitation, je crois. Nous allions nous quitter. Une heure ensemble, à marcher et discuter. Se regarder en douce aussi, essayer de lire chez l’autre ce qui fait que c’est différent.

J’ai serré mes bras autour de son corps. Il était menu. J’ai respiré ses cheveux. J’étais un peu déstabilisé. J’ai dit un truc à la con sur mon parfum. Lorsqu’elle s’est séparée de moi, j’ai vu qu’elle était émue. Ses yeux brillaient un peu plus. Où est-ce moi qui l’ai inventé ?

Elle m’a dit : " Prends soin de toi. " C’était sincère. Presque une parole d’exorcisme. Pour éloigner le reste. Le sombre et le douloureux. J’étais touché, profondément.

J’ai souri. " Ne t’inquiète pas. Tout va bien se passer. Prends aussi soin de toi. " Et on s’est séparés.

J’ai pris la direction du tapis roulant vers le parking souterrain. J’ai hésité à me retourner. La voir une dernière fois en chair, en os et en regards. Mais je ne l’ai pas fait. Pourquoi ? La peur d’être ridicule ? Et si elle était déjà partie ?

J’ai marché en me demandant si elle me suivait du regard jusqu’à ce que je disparaisse, ou si elle avait tourné les talons et pris le chemin de son rendez-vous.

J’ai pensé à Orphée, à mon cul dans mon jean, à la prochaine fois qui ne serait peut-être jamais, à ce que je n’avais pas dit et que j’aurais dû dire ou mieux, à ce moment où, assis sur les marches monumentales, j’ai eu envie de lui caresser la joue.

Puis j’ai sorti de la monnaie, j’avais le parking à payer.

***

(de l’autre côté du miroir)

Je m’attendais à le voir à chaque instant. En descendant du train, en marchant sur le quai, en traversant la gare, dans le hall d’entrée. Et c’est finalement arrivé quand je m’y attendais le moins.

J’ai pris l’escalator pour descendre et je l’ai croisé, il montait l’escalier. Je le surplombais et le découvrais en chair du seul point de vue que je n’avais encore jamais eu sur lui. Évidemment, ça ne pouvait se dérouler que comme ça. Il a mis un instant avant de me voir,

j’ai dû lui faire signe pour qu’il le remarque. Ce bref instant où je pouvais le voir sans qu’il le voie resta gravé dans ma mémoire.

Il y eut son regard, plein de sourires. Tout son corps était porté par son sourire. J’ai eu tout de suite envie de le prendre dans mes bras, qu’il me prenne dans ses bras. Mais j’étais encombrée de sacs et du manteau indispensable en hiver. Je me demande ce qu’aurait donné cette première rencontre en été, si j’avais pu ne porter qu’une robe et lui un t-shirt.

Je me suis tout de suite sentie à l’aise avec lui, même s’il y avait l’effet " première rencontre on apprend encore à se regarder et à être l’un à côté de l’autre ", j’étais à l’aise.

L’endroit n’était pas idéal, dans une gare on ne peut pas s’installer, ce n’est qu’un lieu de passage. Et cette rencontre fut finalement faite de mouvement.

Je ne me considère pas comme quelqu’un de timide pourtant, pendant une heure, je l’ai été, un peu réservée, dans une position d’observation totale. Je ne l’avais pour moi que pour une heure et je le regardais des pieds à la tête, je m’imprégnais de son être, de sa façon de parler, de se mouvoir, ma vision de lui était en train de s’épaissir.

Nous en avons peu parlé, mais les images, les photos que nous nous envoyions étaient là, présentes, nous savions à quoi ressemblait l’autre sans ses vêtements.

Ce jour-là, j’ai saisi notre différence d’âge, ce n’était plus seulement un écart de références culturelles mais aussi de corps, abîmé et marqué, et, par son âge, il était plus proche de mon père que de moi.

Les minutes de notre rencontre passaient, je répondais à ses questions, il était curieux d’en savoir plus (cela m’étonne toujours quand il trouve de nouvelles questions, j’ai l’impression qu’il sait tout de moi), et plus le temps défilait plus je me disais qu’il ne faudrait jamais que je couche avec lui. C’était une résolution que je prenais, taisant les fantasmes qui tapissaient encore mon corps, je me faisais la promesse de renoncer au sien pour notre bonheur à tous les deux, pour ne jamais ressentir le goût du regret et de sa peau à la fois. Pour le conserver près de moi, je devais prendre cette décision, rester dans le fantasme à tout prix, ne pas rompre l’équilibre que j’arrive à atteindre grâce à lui.

Lorsque nous nous sommes quittés je n’ai pas pu m’empêcher de briser un peu la vitre entre nous et à le prendre dans mes bras. Ce fut une accolade brève mais intense, j’eus très envie de lui embrasser le cou, il s’en fallut vraiment de peu, mes lèvres étaient si proches de leur but.

Lorsqu’il partit vers le parking, je restai longtemps plantée là à le regarder jusqu’à ce qu’il disparaisse de mon champ de vision. J’avais commencé cette rencontre en le voyant en premier, et je l’ai fini en le regardant jusqu’au dernier moment.

Fragment 3

Couchée sur le côté, la déflagration la prend. De plein fouet. Corps en extension et visage pressé contre le matelas. Le cri est étouffé. Il doit s'échapper comme une eau vive que l'on voudrait contenir en vain. Je le vois.

Tout ici n'est que tensions. Dans les plis du drap, les muscles du cou, entre l'ombre derrière elle et la lumière du matin sur le tissu blanc, le modelé de la clavicule.

Ses seins, blancs, se blottissent l'un contre l'autre, sous la contrainte du bras, lui aussi tendu. Vers son sexe. La fente où elle plonge ses doigts, un jouet… je ne sais pas. Je ne vois que l'effet, pas la cause.

Et pourtant, c'est doux.

Sa peau, le mouvement figé de ses cheveux lorsque son visage plonge dans l'étoffe, la lumière aussi.

C'est une lumière de novembre, d'un matin d'automne, discrète, une lumière sans tapage, maïeutique. Elle révèle ce qui est.

Elle jouit comme on découvre une vérité.

Eurêka.

Tiers chant : Minotaure

(histoire racontée à une Sirène)

Elle acquiesça. Son interrogatrice s'agenouilla et lui retira le bâillon. La boule était couverte de sa salive, elle luisait. Elle ressentit un léger engourdissement dans la mâchoire.

La jeune femme se positionna au-dessus de son visage et lentement, s'accroupit.

Elle vit son sexe s'approcher de son visage. Une légère toison assombrissait la fente où des lèvres rosées bourgeonnaient.

" Lèche-moi, mes compagnons s'occuperont du reste. "

Elle lapa comme un jeune chiot. Il fit glisser sa langue sur les lèvres douces et chaudes. Elle ne savait pas vraiment comment faire mais elle était décidée à ce qu'elle jouisse. Elle devait entendre cette jeune femme lui dire qu'elle léchait comme une reine.

Elle perçut les bruits de corps se frôlant et se caressant. Ils commençaient à faire l'amour autour d'elle.

Elle comprit, dans le même temps, que celle qui lui avait donné son sexe à faire jouir, s'était mis en train pour sucer un des participants à ce festin. Elle se concentra sur le clitoris et fit entrer en scène ses doigts. Elle allait lui faire un cunnilingus qui la détournerait de la fellation. Elle se mit au défi de le faire. D'être celle qui allait prendre le corps et l'esprit de cette petite brune accroupie comme une pisseuse au-dessus de son visage.

Néanmoins une pensée tournait dans son esprit, gâchant un peu le plaisir : "Mais elle ? Bon sang ! Personne ne la baisait, elle !"

Elle sentit des mains lui relever les cuisses. Elle sourit au milieu des chairs humides. Enfin ! On allait la prendre. Un sexe épais, vraiment épais, et dur entra en elle avec une grande délicatesse mais sans hésitation. Ses lèvres quittèrent celles de la vulve de sa belle accroupie l'espace d'un soupir appuyé.

Elle ne voyait pas qui la pénétrait. Évidemment. Mais elle sut dès les premiers mouvements de bassin qu'il était de ceux qui savent. De ceux qui ont la capacité de lire dans le corps d'une femme, dans le ton de sa voix, dans ses gestes, dans le moindre tressaillement ce qu'elle veut. Ou ce qu'elle ne veut pas encore.

Elle se dit qu'elle allait être satisfaite, la Chienne.

Deux doigts vinrent s'imposer dans le vagin de la léchée. Gémissements de satisfaction et orgueil caressé. Sa bouche se mit à littéralement sucer, et sa langue flatter, le clitoris qui se faisait dur. C'était un travail d'orfèvrerie, elle improvisait en pensant à ses propres envies lorsqu'elle se faisait cunnilinguer ou lorsqu'elle jouait avec son cher Womanizer.

Lentement une belle mosaïque se constitua. Elle était constituée d'une multitude de

fragments que ses sens assemblaient et elle en était le réceptacle.

Bercée par les mouvements du bassin de celui qui la prenait, ses jambes levées haut pour qu'il puisse la pénétrer le plus loin possible, et par ceux des hanches de la petite brune qui tanguait sur sa bouche ; elle allait jouir, son souffle et ses encouragements, l'annonçaient. Elle y était arrivée, la Chienne, à faire jouir une femme par sa bouche.

Une main se saisit de ses cheveux pour coller plus encore son visage contre ce sexe ouvert, humide et chaud. Un " Putain ! Je vais jouir ! Elle est douée… " suivi d'un " "oui" long et sifflant comme des gouttes d'eau sur une pierre brûlante.

Et elle se releva, arrachant sa vulve de ce visage couvert de cyprine et rendu écarlate par l'effort. La Chienne fut éblouie, clignant des yeux, elle essaya de distinguer celui qui la baisait rudement, celui qui l'amenait, au rythme lourd et précis, de ses coups de rein, vers un orgasme qu'elle pressentait magnifique. Et ce qu'elle vit lui fit pousser un " Oh ! " aussi surpris que ravi.

Elle, sa guide, harnachée d'un gode-ceinture, la prenait, avec un sourire lumineux de Madone. La vision de ce corps, éblouissant de féminité, un corps dont chaque courbe, chaque centimètre de peau était un appel à aimer la chair, cette chair, avec au creux des cuisses une bite de Minotaure qui s'enfonçait en elle, la Chienne, la soumise au plaisir des autres, la remplit d'un plaisir plus intense, fulgurant. Elle précipita sa main sur son clitoris pour le branler, pour s'enflammer plus vite. Elle voulait jouir maintenant prise par une autre femme.

Ce sourire – si lumineux, si beau – sur le visage de son amante prit une autre teinte, plus animale, plus cruelle. Un sourire de possession, celui d'un démon qui prenait un corps pour le consommer avant d'en corrompre l'âme.

Elle ne pouvait le quitter des yeux, elle ne voulait pas le quitter des yeux, ce sourire de prédatrice. C'était sa récompense. Sa création.

Elle avança son bassin, le pressant contre ce phallus-artefact, cherchant à s'empaler au plus profond, cherchant la déchirure sublime d'une chatte écartelée et du plaisir qui prend tout, le corps et l'âme.

Un gland chaud et luisant vint se poser doucement sur ses lèvres entrouvertes. Un fruit violacé qu'elle goba comme une affamée. Elle se mit à en lécher les contours et la hampe. Elle aimait sucer et elle savait le faire. Elle ne sentait jamais aussi forte et belle qu'une bite dans la bouche. Celle-ci tombait à point.

Elle perçut, à la limite de son champ visuel, à l'opposé de celui dont elle ourlait le sexe de ses lèvres, une présence. Un des participants, la quarantaine finissante, s'agenouillait. Il lui caressa la joue. Il lui sourit et leva les yeux vers son coreligionnaire, à qui il sourit aussi puis, à sa grande surprise, il amena sa bouche sur la sienne et lui vola sa fellation. Elle vit cette bouche, lui prendre la bite qu'elle croyait posséder. Et, comble de l'humiliation, elle entendit le gémissement de contentement du possesseur de la charmante chose.

Elle ne savait que faire… mais il était hors de question, de se laisser ravir sa proie. Et sous les yeux de celle qui l'avait guidé, lui avait offert ce moment, c'était presque une humiliation.

Elle n’osait la regarder même si elle avait accéléré le rythme de ses hanches et lui enjoignait de ne pas se laisser faire.

S’il suçait le gland, il lui restait la hampe. Elle se mit à jouer de la langue et des lèvres comme un général manœuvrait une armée. Elle avait un territoire à conquérir, sa valeur à prouver. Leurs bouches s’affrontèrent, se bousculèrent puis, doucement, s’associèrent pour une fellation à deux bouches. Une fellation sans genre mais qui, aux gémissements du sucé, sonnait comme un chef-d’œuvre, un Te Deum humide et bruyant.

Leurs lèvres entre baiser et coopération étaient au service du plaisir d’un homme. Un homme dont le souffle devenait haletant, un homme qui caressait leurs cheveux, un homme qui commençait à dire son plaisir, son émotion.

Branlé par son camarade, il jouit – vulnérable comme le sont les hommes qui savent oublier ce qu’ils sont – sur ses seins en une longue et abondante éjaculation. Il finit par s’écrouler, sur le côté. Épuisé et heureux.

Les deux compères en fellation s’embrassèrent à pleine bouche alors que la Chienne, ne pouvant plus contenir ce qui devait arriver, se laissa jouir en crescendo du phallus minoen qu’une Vénus au gode-ceinture maniait avec la vigueur d’un taureau.

Alors qu’elle poussait son dernier gémissement, une bouche se posa sur la sienne. Elle savait. Même les yeux fermés, elle savait. C’était lui, l’amant. Celui qui l’avait si souvent fait jouir. Celui qui avait donné forme à ce qu’elle désirait, celui dont les mots avaient révélé ce qui était là, dans l’ombre.

Elle accueillit sa langue, la douceur de ses lèvres et cette vibration si particulière qu’avait sa chair sur la sienne.

Ses doigts vinrent prendre la place du strap-on. Ils pénétrèrent sans aucune difficulté, son sexe était glissant et ouvert, comme une plaie douce et avide. Il se mit à la masturber. Il savait branler, emplir et caresser. Ses doigts se déployèrent, trouvant les points sensibles, en créant même certains, comme par magie. Leur long baiser s’interrompit, laissant leurs lèvres à quelques centimètres les unes des autres. Souffles mêlés et leurs yeux cherchant la lumière, la brèche.

Elle sentait que quelque chose arrivait. Les autres aussi. Ils étaient tous là, autour d’elle, la caressant, baisant son ventre, ses seins, son cou, ses cuisses ou ses bras. Elle était l’offrande. Elle était la chair se consumant, le sacrifice. Ils murmuraient de belles choses sur son corps, sa façon de jouir et de faire jouir, sur son rôle de réceptacle à leurs désirs qu’elle avait été ce soir-là. Ils prononçaient aussi des mots boueux, des mots de désirs crus, de ceux que la Chienne aimait, dans lesquels elle se vautrait, sur le dos, ventre offert.

Et la vague la frappa, brutale et gigantesque, un point de fusion au plus profond de son sexe, de son ventre. Puis il y eut l’explosion. Elle entendit à travers ses cris, à travers les exclamations sortant de bouches qui quittèrent sa peau, le jaillissement, le son liquide du plaisir s’échappant de sa chatte, inondant ses cuisses et ses fesses. Elle arquait son bassin devenu incontrôlable, noyant le tapis et le parquet.

Elle ouvrit les yeux. Aussi effrayé qu’exalté, son regard chercha celui de l’amant. Il était là,

assuré et rassurant.

Il l’embrassa très doucement, un baiser d’amour sincère et doux. Il la prit dans ses bras. Elle souriait. De joie, de plaisir, d’émotion. Elle tremblait aussi un peu.

Il lui murmura alors qu’elle avait enfoui son visage au creux de son cou :

" Qu’as-tu trouvé derrière le miroir, Alice ? "

4– Sirène triste

Elle m’a dit : " J’ai croisé une ancienne relation. Il faudra que je vous raconte. "

Pourquoi me parler de cela ? La question m’est venue. Rien n’est innocent avec elle. Même si cela en a l’apparence, le côté badin est agréable et nous aimons cela – le " slow talk " comme elle m’a dit une fois, novlangue de management, je n’aime pas –, parler de nos vies, de notre quotidien. Une forme d’intimité par messagerie instantanée cryptée.

J’ai demandé si cette relation l’avait marqué. J’aurais dû être psy ou sage-femme.

Elle m’a dit : " J’ai une tendance à jouer sur les sentiments des autres pour me sentir important pour eux. "

Pourquoi cette phrase ? Là ? Maintenant ? Alors que nous jouons à des jeux érotiques depuis des mois ? Que j’en sais plus sur elle que beaucoup de ses amant. e. s ?

” Vous avez des regrets ? ”, je sentais une part d’ombre qui brillait comme un phare dans cette phrase.

Elle m’a dit : " Je crois quand même que j’ai fait du mal. "

Et elle me prévenait. Entre deux phrases badines, elle me prévenait. Je sais qu’elle m’aime bien. Alors elle essayait de m’avertir, timidement : " Je peux te dévorer. Sans le vouloir vraiment, mais je peux le faire. Je le ferais même sûrement. Je te le dis, j’essaie… Pardonne-moi mais c’est ma nature, cela m’est nécessaire. "

Je me suis dit : " Tu es lucide, tu le prétends… Demande-toi à quel moment Ulysse a su, intimement, comme un réflexe de survie incoercible, qu’il devait se faire attacher au mât. Pour contempler l’abîme, pour satisfaire sa curiosité, sa fascination du vertige sans tomber. Pose-toi la question, toi qui es lucide ? "

Aujourd’hui, dans l’après-midi, elle fera l’amour avec trois autres corps. Elle me l’a dit. Tout est organisé.

J’espère que les liens seront solides lorsqu’elle me racontera.

Je sais aussi qu’Ulysse aurait pu choisir de les voir, les sirènes, juste se contenter de cela. Un sourire doux aux lèvres.

***

On ne dit jamais la tristesse des sirènes. L'appétit du Léviathan qui les habite est trop dense.

Elles savent ce qu'il les pousse à faire. Elles savent tout. Entièrement. Pleinement.

Mais elles en espèrent tellement de cet assouvissement, répété encore et encore, qu’arrêter

les tueraient, les étioleraient. Parfois, à celui qui sait écouter, elles disent. Pour le conjurer, le dompter. Elles racontent.

***

Elle l'a fait au milieu d'une discussion comme on dirait " tiens, j'ai oublié de te dire ". Aussi simplement que cela. Aussi innocemment que cela. Comme on prendrait un antalgique pour masquer une douleur, la museler un peu, ne plus en percevoir que de faibles pulsations, celles d'une bête enragée enfermée dans une succession d'épais sacs de cuir.

" Ah au fait, à propos d'hier après-midi. C'était bien, mais mes fantasmes sont finalement mieux. "

Quelques secondes après.

" Mais vraiment. "

Ulysse a dû tourner la tête un peu trop rapidement vers le chant des sirènes lorsqu'il en a perçu la mélodie, il a sans doute grimacé sous la morsure des cordes soudainement tendues. Tu l'as su.

" Déçue ? "

Question presque instantanée. Trop rapide pour être honnête.

Évidemment qu'elle l'était. Évidemment, imbécile, tu sais lire. C'était aussi con que de dire sous une averse : " il pleut ?". Tu voulais savoir, hein ? Tu voulais faire un beau voyage dans ce qu'elle avait vécu et pas toi, impuissant Ulysse.

" Parler avec vous me procure plus de plaisir que de me faire prendre en levrette pendant que je suce un homme et que je caresse une femme. "

Tu voulais qu'elle te flatte l'égo en répondant à cette question, hein ? C'est bien cela que tu voulais, petit homme ?

Alors, voilà, tu sais. Et ça t'a cloué l'estomac. Tu t'es figé. Tu te souviens. Je crois même que tu as souri. Comme un con. Un con orgueilleux. L'instant de gloire de ta bite de papier, mon con.

Et puis, tu as compris. Tu as intensément compris. La tristesse infinie des sirènes. Les abysses sous leurs rochers, le vertige et la faim, l'éternelle faim qui affame plus encore à chaque bouchée. Tu as compris, alors, qu'étreignant leurs amant.e.s comme un naufragé le ferait d'un débris, elles essayent de repousser l'horreur de se voir, témoin impuissant de leur propre nature, les emporter vers le fond et de n'être jamais certaines de pouvoir remonter à la surface.

Elle venait de te dire ce qu'elle ne disait jamais, à part à son reflet dans le miroir ou à son thérapeute, et encore, ce n'était pas certain. Elle ne pouvait être plus nue. Tu n'as plus souri. Tu aurais voulu la prendre dans tes bras, doucement, caresser ses cheveux, pas comme un prélude à une baise, non, juste pour la bercer. Lui dire : " Tout va bien. J'ai compris. Je ne peux sans doute pas remplir le vide et faire s'arrêter la faim mais je peux juste, un peu, t'apaiser, te dire que tu es quelqu'un de bien, de la lumière qui cherche dans l'obscurité sa raison d'être, son intensité. Tu as peur de ne pas briller assez, de te dire que cela aurait dû être vécu, que tu ne pouvais pas ne pas le faire, ne pas savoir, que la vie doit être parcourue même par ces chemins les plus étonnants et périlleux, que tu ne veux pas

être juste une petite lueur dans le ciel mais une supernova, brûler, pas briller. Brûler. Et te dire, le jour où tout s'arrêtera : " j'ai vécu ".

" Vous aviez besoin de le faire pour savoir. "

J'ai écrit ce qu'elle sait depuis le début, depuis les premiers papillons au ventre, les premières mouillures, les premières déchirures aussi. J'ai compris l'inutilité de ma remarque, la vacuité de la psychologie de bazar imprégnant ma phrase. Je m'en suis voulu pour ce doigt médiocre dans ses plaies.

" Voilà. "

Confirmation. Je suis décevant parfois, tu sais. J'aurais voulu écrire du sublime, du baume pour ton âme, de l'ambroisie pour ta bouche si affamée mais, là, je n'ai pas pu. Pardonne-moi, veux-tu ?

Il fallait dire ce que je pressentais depuis le *threesome* raconté au téléphone, depuis qu'elle m'avait dit. Il y avait autre chose derrière ses envies de plusieurs, de corps à explorer en groupe. Il y avait de l'ombre, autre chose. " Pas tant joui que cela ", je m'en souviens parfaitement. Ce que tu n'avais pas trouvé à trois, le trouveras-tu à quatre ? Non, je n'y croyais pas. Ça me déchirait mais je n'avais pas à te le dire. Tu es le capitaine de ton navire, sirène. Lorsque tu m'avais proposé de faire avec eux ce que je te demanderais de faire, j'ai d'abord dit : "Oh ! c'est tentant." Tu as raison, Ulysse, prends-toi pour un maître à deux sous, joue avec ta soumise volontaire, joue à la poupée. Elle avait invoqué mon petit sourire de démon tentateur, Méphistophélès derrière son téléphone.

Mais tu es *lucide.* Alors tu lui as dit, un peu plus tard, – à l'écrit parce qu'avec ta voix cela aurait été moins noble, moins distant, raisonnable, moins contrôlé – que tu ne voulais pas jouer à ce jeu-là. Que c'était trop "risqué" pour toi – oui, tu as utilisé ce mot, "risqué", alors que c'est elle qui allait se faire prendre pour un peu de lumière en plus, jouer au funambule avec son corps et son esprit pour se sentir plus vivante, un peu plus aimée –, tu as décliné le présent. Parce que cela en était un, elle t'offrait son corps pour en user par procuration, elle en aurait joui sûrement, plus sûrement, plus fortement au moins, en ayant tes mots et envies en tête que leur bites, leurs doigts ou leurs langues en elle. Elle aurait joui d'être prise pour toi. Mais tu ne voulais pas entrer dans cette danse, cette ronde narcissique. Ce n'était pas risqué pour toi, c'était dangereux. *Tu es lucide*.

" Je me demande si cela n'a pas fait plus de mal que de bien…

Enfin j'espère que non. "

Il n'y a pas que moi de *lucide* dans cette histoire. Mais c'est de la lucidité *a posteriori*, de celle dont on s'enorgueillit après. Après avoir fait ce qu'il ne fallait pas faire, après avoir mis les doigts, la main et même le bras dans l'engrenage. De la lucidité inutile qui sert de cautère sur une jambe de bois et dont l'écho est un éternel " mais, putain !, pourquoi tu as fait ça ? " qui ricoche sans fin.

La preuve :

" Peut-être oui.

Mais c'est fait, c'est fait.

Maintenant je vais pouvoir me concentrer sur ce qui me fait le plus de bien. "

Voilà, elle confirmait. La pédagogie par la brûlure.

Mais qu'est-ce qui te fait du bien ? Qu'est-ce qui te fait chanter – et elle est belle ta voix, je l'ai entendue, elle coule, douce comme la lumière, à l'aube, entre les méandres des draps ? Qu'est-ce qui te fait du bien, toi que je sais prête à la chute pour être aimée, toi qui as goûté à des vertiges abyssaux et à des déceptions se répétant comme des prières ? Qu'est-ce qui peut te faire du bien ?

Moi ?

" Oui tu m'aides beaucoup, tu m'aides à tenir au bord de la falaise, ce bord m'attire de toute façon, et toi tu m'attires (dans le sens magnétique, pas des sentiments) juste assez pour être dans le mouvement et tu me repousses juste assez pour qu'on ne tombe pas ensemble. "

J'étais une ligne de vie sur une paroi abrupte. Le "tu" était venu comme une invocation. J'étais devenu Lare. J'étais invoqué. Je la retenais. Voilà mon rôle, elle avait ouvert son cœur comme on ouvre un lit. J'étais lucide, j'étais l'équilibre, – précaire, évidemment, rien n'était solide ici, funambulisme et cordes raides, shibari des émotions et des corps désirants –, mais pas le point de bascule. J'étais le libérateur attaché, l'émancipateur qui ordonne. Je contais des histoires qu'il ne faudrait pas vivre, juste les rêver et jamais ne tomber.

J'ai dit/j'ai osé :

"Si jamais tu sens que ce que l'on fait te fait chuter, que l'abîme gagne, pars. Ne me parle plus, coupe tous les liens. Je ne te veux aucun mal. Si je t'en fais, pars. S'il te plaît."

Tu as dit l'essentiel. Tu as voulu la protéger de toi alors que tu n'étais pas certain d'être, un jour, une menace.

Que tu puisses en douter te rendait dangereux.

Les sirènes peuvent-elles devenir des proies ? Maintenant, tu te poses la question. Tu es *lucide*. C'est bien mon garçon. C'est bien.

"Et la sirène sur son rocher au bord de l'abysse que je suis te le dit aussi, si un jour tu sens que tu es sur le point de te noyer à cause de moi, tourne-moi le dos à jamais."

Ce n'était pas une formule en écho, comme une politesse vide de sens. Elle, elle savait.

Elle savait le goût de la chute. Elle connaissait la saveur des corps que l'on dévore comme du Lotos. Elle avait vu le fond de l'abysse, ses mâchoires.

Et toi, non.

Fragment 4

Il lui a dit :

" Tu m’appartiens. Tu n’as ni anneau au doigt, ni chaîne autour du cou. Mais tu es à moi, lorsque tu es avec lui, elle, eux, tu es à moi malgré les baisers, les mains, les sexes durs ou humides, tu es à moi. Toujours.

Je suis dans ta tête, dans tes yeux, dans tes gémissements. Lorsque tu fermes les yeux ou lorsque tu les ouvres, je suis là. Tu entends ma voix, mes mots, tu vois mes yeux, tu sens ma peau. Tu es à moi. Quel que soit le corps qui te prend. Tu es à moi.

Je suis ton rocher. Je suis ton fil d’Ariane. Je suis ton étoile du berger. Tu es à moi. Malgré les distances et les impossibles.

Tu es à moi.

Toi. "

Le départ

Tout cela fut hurlé au-dessus des flots.

Le navire s’éloignait. Tout comme le rocher.

Il criait la possession alors qu’il n’y avait jamais eu que l’illusion.

Il affirmait alors qu’il n’y avait jamais eu que des questions.

Il faisait gémir ses liens et insultait ses compagnons sourds et mornes, ces bêtes de somme grimaçantes et penchées sur leurs rames.

Il se maudissait pour ne pouvoir rien faire.

Il suppliait les Dieux de faire de lui un abîme.

Il savait que c’était vain.

Et Ulysse a pleuré.

Fragment 5

L’autoportrait était aquatique.
Le cliché, élaboré, avait été pris alors que ses cheveux flottaient autour de son visage après un savant mouvement de tête. Ils étaient figés, retombant sur ses épaules, nues, comme ses seins.
Corolle de kératine sombre. Auréole soyeuse.

Elle avait crânement incliné la tête et, l’angle de vue, en contre-plongée, donnait à son regard un aspect à la fois désabusé et charmeur, assuré et fragile. C’étaient les yeux d’une Salomé peinte par Klimt, fixant l’objectif, sûre de son charme et surtout de l’impact dévastateur du mouvement de ses cheveux, de son regard de sirène et de sa poitrine à la peau lactée.

Ce n’était pas un selfie, c’était une tentative de séduction, une hypnose, un appel à la rejoindre dans les hauts fonds.
Je sentais le souffle du sabre sur ma nuque, le goût du sang dans ma bouche. J’avais le sourire du condamné et le regard de l’illuminé.

Ophélie jouait à être Salomé. À être une autre. L’autre. Celle qui dévore.

Charybde et Scylla étaient dans le même bateau.

Heureusement, Ulysse savait nager.

5- Et il y a hier

Il y a mes mains sur le volant.

Il y a Idles qui tabasse l'air de l'habitacle et la voix de Joe Talbot hurlant/chantant « in the Village » entre mantra et doigt d'honneur. Il y a les images et les sons,les odeurs et les goûts. Les regards et les lèvres.

Et les peaux. Et il y a hier. Les gens et moi, au milieu, qui me regarde dans la vitre et qui sait que quelque chose va arriver.L'entre deux monde va s'ouvrir.Il y a l'espoir, l'envie et la peur.

Une peur multiple.

Et des envies plus fortes encore.Le temps qui joue contre ça.

Ce chien de garde.

Ce fils de pute qui va te pourchasser. Te gueuler au loin, la bave aux lèvres, « Pas le temps… tic tac… pas le temps ».Il y a les labyrinthes souterrains et le temps qui ricane. Bâtard.

Il y a le couloir. Le son de nos pas étouffés par la moquette. Trouver la chambre. Entrer.Puis il y eu le claquement de la porte qui se ferme et les corps qui se percutent. Le désir a explosé. Celui de découvrir un corps. Pas son aspect, son image – elle était connue jusqu'à l'intime, les millions de pixels sont là pour cela – mais sa densité, sa chaleur, son mouvement, son odeur, son goût. Ses seins, menus, furent ce qui me fut dévoilé d'abord. Ce qui fut touché aussi. Chauds, fermes, doux. Un mamelon, petit, avec cette forme caractéristique et cette couleur plus claire que je le croyais. Mes lèvres sur la peau blanche. J'ai fermé les yeux juste un instant. Comme au paroxysme de la prière.Je n'ai pas su les rouvrir.

La faim. Le désir. Le "Enfin" qui tourne en boucle, en non-dit (ou peut-être pas, je ne sais plus), est qui accélère tout. Aussi exaltant que périlleux. Comme un bolide sans frein. Puissant, excitant, dangereux. Un truc qui m'a bouffé l'esprit. Rendu sourd à ce qui avait été dit, à ce qui aurait dû être : la lenteur. Revenir en arrière n'est pas possible. Il reste le regret de cette introduction manquée entre deux corps. Je plaide coupable.

J'ai gâché ce temps. Celui qui doit être lent. Le premier moment. Celui qui n'existe qu'une fois.Ulysse a rompu ses liens. Présomptueux et aveugle et sourd et amnésique.Je fus tout cela. C'est impardonnable. Elle m'en a voulu pour ça. Elle ne m'en veut plus. Moi si. Passons.

Ce fut la première fois que j'ai vu ses seins, que je les ai touchés peau à peau. Quelques jours avant, j'en avais tenu un, le gauche, sous son blouson, sur un quai de gare, dans les courants d'air, quelques minutes avant de reprendre ma route. Ma main sur son flanc et la masse fragile d'un sein sous la paume, nos visages masqués nichés aux creux.Mais là, cette impression pure, chaude d'existence. La chair est chaude. Elle bat.

Nous étions nus, allongés sur le côté, l'un face à l'autre, elle avait ralenti le temps, elle avait infiniment raison. On s'est souri. Nos mains ont fait leurs chemins exploratoires. Dehors, sur l'avenue de la grande ville, la vie bourdonnait. La chambre était petite, le lit grand. Elle était si belle, j'étais si vieux.

Je regardais son corps. Il était devant moi. Réel. Une réalité d'épiderme doux,

d’imperfections superbes, de ses yeux clairs et de souffles redevenus lents. Elle avait un sexe. Concrètement. Un petit buisson de poils plutôt clairs juste au-dessus de la ligne de ses lèvres. Elle avait une vulve délicate, petite. Fermée. Je l’ai ouverte de mes doigts et de ma langue. Je l’ai caressée aussi. Sous mes doigts, ses lèvres comme des vaguelettes, sous mes doigts, son sexe comme un don. Je l’ai regardé. J’ai essayé d’en faire une empreinte, là, bien au fond de ma tête.Je lui ai demandé de se caresser. Nous étions agenouillés, face à face. Elle s’est inclinée vers l’arrière, les seins en saillie, ses cuisses se sont écartées un peu plus. Elle a glissé sa main. J’ai regardé ses yeux – elle a souri – et j’ai vu la lueur. La sirène était là. « Tu veux me voir prendre du plaisir, Ulysse ? Tu veux que je joue de mon corps. Tu vas avoir ce que tu veux. Tu es à moi, à cet instant, je te tiens. Tes yeux qui regardent mon corps et ma main entre mes cuisses, tu aimes n’est-ce pas ? Oui, c’est cela, branle toi. Caresse cette queue, elle est à moi aussi. » Elle me regardait, je souriais aussi. Ulysse n’est pas dupe. Il voulait, il a eu et c’est un beau spectacle. Elle pose sa main sur sa vulve et, du bout des doigts, elle fait de petits cercles. Elle a peut-être gémi.

Était-ce à ce moment qu’elle a prononcé ces mots ? Et fait ce geste ?

D’une voix d’une innocence parfaite, alors que ma main avait succédé à la sienne, elle me dit : « ma chatte a besoin d’être bien mouillée, tu sais ? » Elle pencha son visage et laissa, entre ses lèvres pâles, couler un filet de salive dont la proue de bulles blanches vint se poser lentement juste au-dessus de son sexe. Provocation, fantasme ou jeu ? Peu m’importait. Je l’ai embrassé et j’ai doucement mouillé de sa salive mes doigts et je l’ai branlé. Plus tard, je la lécherai encore. Je lécherai le mélange de ses fluides en y mêlant ma salive. Je ferai de son sexe un creuset.

Il reste de ce moment, de cette chambre d’hôtel, beaucoup d’impressions, de sensations, mais peu de choses précises, comme un vernis un peu trouble. Ce même sentiment onirique que l’on ne peut s’empêcher de ressentir lorsque l’on vit quelque chose qui n’était qu’une hypothèse, une possibilité. C’était ma « fête étrange », celle d’Augustin Meaulnes, mais avec une jeune femme nue devant moi. Un corps dont je connaissais l’âme, profondément. Un corps promis, voulu, désiré, à la fois lointain et si proche. Un vertige avec un cul à rendre fou et des yeux limpides. J’allais y trouver – et y perdre d’une certaine manière aussi – l’autre, l’autre féminin et son regard sur moi. L’impression de ne pas être à ma place et de l’être aussi totalement. J’étais quelque part où je n’aurais jamais dû être. Et c’était bien.Mais en parcourant son dos de mes doigts, de mes lèvres, je me foutais de tout cela. J’ai posé ma bouche sur sa nuque, mes mains sur ses fesses, j’ai chuchoté à son oreille. Mais elle a aussi voulu l’autre, l’autre moi, celui qui est en train d’écrire ses mots. L’homme des mots et des signes, celui qui la fait jouir du bout des doigts sur un écran. Alors j’ai su, un peu, – c’est deux heures plus tard, en me fixant dans le reflet de la fenêtre du train, que j’ai pleinement réalisé – que j’avais échoué à être celui qu’elle voulait. Elle invoquait l’autre pour rendre celui qui était là moins amer. Elle avait idéalisé un homme et en baisait un autre. Jet lag inévitable, je sais. J’avais une part de responsabilité, j’avais oublié ce qui avait été dit, chuchoté sur la lenteur et les prémisses des corps qui se découvrent. Pour le reste, je n’étais pas un fantasme. Personne ne l’est plus lorsqu’il s’agit d’être face à face, nu, dans un lit, chair contre chair. Enfin pas moi, en tous cas. Dans la vitre, en regardant la nuit qui va vite, je me suis vu. Je ne me suis pas aimé.

Tout était décalé depuis le début de cette journée : le temps qui se perd pour arriver à l’hôtel, l’étrange passage avec le réceptionniste très professionnel, la montée vers la chambre, cette chambre étroite et son lit par contraste trop grand, les lourds rideau qui étouffent la lumière et les bruits du boulevard, ce lavabo blanc et des carreaux façon métro, nos fringues qui tombent, s’éparpillent, son cul sous mes mains, ma bouche sur sa chair. C’était une faille temporelle, ce moment, une dimension parallèle, un entre-deux mondes.

Et il y eut d’autres choses. De belles choses.

J’étais agenouillé derrière elle, elle était assise sur le lit. J’ai passé la ceinture autour de son cou comme on poserait une couronne, puis j’ai doucement serré. J’ai mis ma main sur sa joue et j’ai levé son visage vers le mien. C’était le moment tant attendu. Nous allions jouer nos rôles. Peau à peau. Enfin.

J’ai commencé à la caresser avec le reste de la lanière de cuir noir. Ses seins, son ventre, le haut de ses cuisses, son sexe. Puis j’ai doucement appliquer la caresse du cuir sur son clitoris, sa vulve. J’ai varié l’intensité, le rythme.

A genoux, ses épaules contre mon torse, jambes ouvertes, et je jouais de ma ceinture sur son sexe. Elle se mit à gémir, à chanter, sirène, en canon avec la mélodie d’une ceinture devenue objet de contention et de plaisir. Un plaisir qui soumet. Qui libère. Qui révèle. Après un moment assez long, je lui ai dit de se lever. J’ai accompagné son mouvement au bout de la laisse-ceinture.

Je lui ai dit de se mettre à genoux. Ses yeux dans les miens. Leur lumière, leur beauté, leur force lorsqu’elle a répondu à ma question : « Qui êtes-vous ? »

Ils devinrent translucides, abyssaux lorsqu’elle répondit.

« Qui suis-je ? »

Sa voix était ténue mais décidée en disant ce qu’elle voulait que je sois.

Elle était une déesse à genoux.Alors elle ouvrit la bouche, tendit ses mains vers mon sexe et le prit. A genoux mais enfin debout, je la regardais me prendre en bouche. Elle savait ce qu’elle faisait. Évidemment. Elle le faisait bien. Elle aime faire jouir, ça la rend puissante.

La laisse se tendit : “Non. Les mains derrière le dos.”

Elle voulait me sucer. Elle devait le faire à mes conditions. C’est ce qu’elle voulait avant tout : renoncer et obéir.

J’ai arrêté le mouvement de sa tête. J’ai souri et j’ai pris sa bouche. Toujours rappeler à la soumise sa place. Ses yeux brillaient. Ses lèvres, pâles, fines autour de ma bite étaient un ornement délicat.

Il y avait celui qui était debout et celle qui était à ses pieds.Nous étions à égalité.

Un beau final.Plus tard, il y eut cette phrase : « Tu n’es pas mon poison, tu es mon vaccin. » La déflagration est longue, sourde. Lente. Elle prend son temps pour bien labourer en profondeur. Un idéal ça ne se baise pas.

Ses yeux étaient si tristes sur le quai. Je les ai vu briller. J’ai dit : « Je suis désolé. » Je crois que j’ai baragouiné un truc disant « tes yeux… ils sont si tristes ». J’ai posé ma main sur sa joue. Je n’ai pas su trouver les mots. J’ai échoué aussi à ça. Moi qui sait les trouver.

Elle ne s’est pas retournée en quittant la gare.

Moi si.

Trop tard.

Sur la table basse

« Elle m’a envoyé ça tout à l’heure. »

Le « ça » venait de s’ouvrir sur mon écran. Une valise ouverte, sur le sol, devant une table basse noire. Il y avait un rayon de soleil qui brûlait sur le parquet du petit salon de l’appartement parisien. Les volets étaient juste entrouverts, des volets métalliques, anciens.

Sur la table, je voyais des cordes soigneusement roulées, L’une noire l’autre d’un rouge sombre, deux godes noirs, posés verticalement, et le harnais, en cuir noir, sur lequel ils pouvaient s’imbriquer. J’avais vu une photo de ses fesses reposant sur les hanches harnachée de son amie, elle s’empalait tout en regardant leur compagnon de jeu se branler en hors champ, elle me l’a dit. Impossible à oublier après l’avoir vu, l’avoir écouter me raconter. A vivre aussi. Mais, ça, je ne pouvais que le deviner.

Il y avait aussi des chaînes qui pouvaient asservir des entraves pour les poignets ou les chevilles soigneusement ouverts de tout leur long, un gode à double simulation, un womanizer rose, un martinet en cordes, diverses pinces à sein, de quoi rendre aveugle et dans la valise ouverte, d’autres choses noires et en cuir. Un plug anal aussi, dans son emballage.

Sur le plateau tout était bien disposé, avec soin comme pour choisir quels seraient les instruments du plaisir qui seront utilisés.

Ils le seront, le soir même où j’écris ces mots. « Je dors chez elle. Avec son compagnon. »

Elle avait envie de sexe à plusieurs. A nouveau. Cela faisait plusieurs semaines, elle m’en avait parlé. Elle me raconte beaucoup, depuis des années maintenant. Me raconte-t-elle tout ? Non, on ne raconte jamais tout, même allongé sur un divan. Mais je savais tellement. Les nuits profondes et les aubes éclatantes, la sirène et Lilith, les mensonges pour arriver à respirer, l’enfant perdue loin de son île et la jeune femme brillante et celle qui doute. J’étais devenu son chroniqueur et je l’avais fait jouir aussi.

Elle allait passer la nuit à jouer et jouir.

Elle allait soumettre et se soumettre. Je connais sa voix lorsqu’elle est prise, lorsqu’elle veut l’être, je savais ce qu’elle demanderait peut-être, je serai surpris par ce qu’elle fera, demandera sans doute. Ça m’excitera, ça me donnera envie de l’écrire, de me déchirer le cœur de ne pas le vivre, de savoir que je ne le vivrai pas avec elle, d’être heureux de la lumière et de l’assouvissement qu’elle y trouvera, du reste aussi.

Elle allait peut-être me raconter, peut-être ne le voudra-t-elle pas ou ne le voudrais-je pas. C'est arrivé. Je sais que c’est un partage important pour elle, que ça l’est pour moi, ce lien. C’est plus que de la confiance, c’est autre chose.

Ce soir, j’essaierais de faire l’amour moi aussi. Peut-être qu’il n’y aura rien parce que mon envie n’est pas un ordre et que l’amour ça se fait avec le consentement sinon ce n’est que de la prédation.

J’aimerais serrer autour de poignets et de chevilles des liens doux et entendre les petits gémissements presque imperceptibles qui accompagnent les nœuds, sentir son corps s’offrir et s’ouvrir, sentir une chair autre que la mienne jouir, supplier que cela arrive et le demander encore. Prendre pour ne plus être au monde, décider pour l’autre ce qui arrivera, avoir des mots doux, d’autres crus, presque sales.

Et je jouirais comme on pleure, comme on prie ou comme on se fait un shoot.

Mais ce que je voudrais, vraiment, presque honteusement, égoïstement, comme une forme de possession illusoire, un peu pathétique peut-être, c’est qu’elle me dise : « J’ai pensé à toi. » Juste ça.

Je savais aussi que cela n'arriverait plus.

6- Retour à Ithaque

Tu t’es mise sur le ventre. Tu avais déjà joui. Plusieurs fois. Ici et en bas, dans le salon.

Nous continuions le périple. Une nouvelle étape.

Je t’ai caressé le dos. C’est un point de connexion entre ton corps et mes mains et mes lèvres et ma peau.

Sur ce dos, courbe de chair pâle, s’allume le feu, se concentrent aussi les tensions et la cruauté d’un corps qui n’obéit plus. Mais à ce moment, tu me l’offrais comme on ouvre les cuisses.

Alors, peau à peau, j’ai exploré et j’ai écouté. Lèvres et doigts en embuscade, mon torse se lovant contre ton corps, j’ai lentement cheminé.

Je baisais ta nuque lorsque ma main a trouvé le passage. D’un doigt, je l’ai ouvert.

Reins cambrés, tu t’es offerte.

La chair en pétales de ton sexe s’est ouverte, une eau en a mouillé mes doigts.

Caressant et pénétrant, mes mains étaient à ton service, plein et entier. Mes baisers n’étaient que des ponctuations au milieu de phrases complexes.

J’ai vu ton bassin s’élever, trembler alors fermement, presque autoritaire, je t’ai fait mettre à quatre pattes, position animale pour mettre ton cul en piédestal et ta chatte en offrande.

Hanche contre hanche, comme deux frères d’armes sous le feu, j’ai soutenu ton corps ravagé par ma main presque entièrement enfoncée en toi, phallus de cyclope ouvrant ton corps sous mes yeux fascinés par la tempête que ton corps affrontait.

Faite de cris, de tremblements, des pulsations de ton ventre autour de mes doigts et du bouillonnement des draps, la tourmente fut dantesque.

Tu t’effondras, naufragée dans ton propre lit.

J’effleurais du bout des doigts ton dos. Ta peau, perlée de sueur, était brûlante.

J’embrassais doucement tes épaules et ta nuque. Il me restait encore à te lécher.

Et tu le savais parfaitement.

Ton sourire, lorsque tu te retournas, me le révéla.

Je m’agenouillai, l’heure de l’hommage était venu.

À celle qui était la chair.

À celle qui n’était pas Sirène.

À celle qui était mon rocher, mon Ithaque.

Et Pénélope jouit.

Fin

D’autres textes sont disponibles ici : https://jemens.wordpress.com/
Si vous avez aimé ce texte, vous pouvez faire un don ici :
https://jemens.wordpress.com/textes/